

STUR

revue d'études
nationale bretonne

• 13 •

Avril - juin
1938

Prix : 10 Frs.

STUR

REVUE D'ÉTUDES NATIONALES BRETONNES

CINQUIÈME ANNÉE — N° 13 — Avril-Juin 1938

SOMMAIRE

NOTRE RETARD	5
Editorial. — LA FIN D'UN VIEUX DUALISME. ..	6
LA ROUTE VERS NOUS-MEMES , par Katuvolkos.	11
NOS CRITIQUES ONT LA PAROLE , par O. M. . . .	25
(Bonne et mauvaise race ; L'idée du Nord-Ouest ; Le type physique breton ; A propos de M. Charles Maurras ; Celtes et Germains ; A propos du « Sud » ; La loi des pauvres).	
Controverses. — ENCORE LE « GORSEDD » DES GAULES	35
LA PRESSE ET NOUS	39
NOS LECTEURS NOUS ECRIVENT	43
La Science avec nous. — EN LISANT LE D^r CAREL	46
A l'Ecran. — A PROPOS DU « PURITAIN »	56
LA GRANDE OFFENSIVE	60
Les beaux livres. — PAYS DE BRETAGNE	62

RENSEIGNEMENTS

DIRECTEUR : O. Mordrel. — **ADMINISTRATEUR** : Y. Bricler.
RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Boîte Postale 37, Quimper, Bretagne.
ABONNEMENTS. — Un an: Bretagne et France, 40 francs. — Autres pays : 50 francs.
VENTE AU NUMERO. — Bretagne et France, 10 francs. — Autres pays : 13 francs.
ENVOIS D'ARGENT : (Par chèque postal) Yan Bricler, Administrateur de « Stur », C. C. 18.977, - Rennes, Bretagne.
PARUTION. — Quatre fois par an
CORRESPONDANCE. — On est prié de joindre un timbre pour la réponse, et d'accompagner les changements d'adresse d'un franc en timbres. — On peut écrire en breton, français, anglais et allemand.
COLLABORATIONS. — Sauf convention contraire, les manuscrits ne sont pas rendus. La copie doit nous parvenir au plus tard un mois avant la date de la parution.
« LES AMIS DE STUR ». — Société pour le développement de la revue. Cotisation annuelle, ad libitum, minimum 5 francs. — Envoi des statuts sur demande.
ECHANGES. — Tout journal ou revue désirant faire l'échange avec « Stur », doit en faire la demande à l'administrateur.
DROITS DE REPRODUCTION. — Réservés pour tous pays.

NOTRE RETARD

Le présent numéro de STUR paraît avec plus d'un mois de retard sur la date prévue.

Nous nous en excusons auprès de nos lecteurs. STUR est un organe d'action bretonne. A ce titre, les mesures arbitraires que la police française a prises depuis deux mois pour paralyser le mouvement national breton, l'ont atteint directement.

C'est ainsi qu'une grande partie des épreuves et de la copie du présent numéro a été « perdue » par la poste, que nos lettres ont été interceptées, retardées, confisquées ou « égarées ».

A ces causes de retard s'en ajoute une autre non moins importante. Notre directeur a dû, au moment des troubles, assumer des responsabilités supplémentaires auprès du Parti National Breton. Ces responsabilités, qu'il a conservées, lui causent un surcroît de travail qui doivent inciter nos amis à l'indulgence.

Nous sommes cependant en mesure de confirmer que l'existence de STUR n'est pas en jeu. Notre numéro de Juillet-Septembre paraîtra en Août et notre numéro d'Octobre-Décembre paraîtra en Octobre.

Nous demandons, en conséquence, à nos collaborateurs de se remettre à l'ouvrage et aux A. D. S. de reprendre leur effort de propagande afin de nous apporter les abonnements et réabonnements sans lesquels nous ne pourrions pas couvrir nos frais.

Au travail pour STUR, cœur et cerveau du mouvement nationaliste !

L'ADMINISTRATEUR.

ÉDITORIAL

La Fin d'un Vieux Dualisme

Parmi ceux qui, à un titre quelconque, se sont souciés du relèvement de ce pays, deux conceptions se sont toujours opposées, et il n'est pas dit qu'elles n'aient pas laissé de traces dans nos rangs : celle de la *Bretagne-Région économique* et celle de la *Bretagne-Ame nationale*.

Pour M. le Marquis de l'Estourbeillon (1), la défense de la Bretagne se situait sur le même plan que celui de la virginité d'une adolescente. Il s'agissait de faire reculer le monde matériel, dont les brutales exigences ne pouvaient que souiller cette pureté. Au-

(1) Président de l'Union Régionaliste Bretonne, fondée en 1898 ; personnalité symbolisant l'ancienne Bretagne monarchiste et conservatrice.

cun compromis n'était possible entre l'homme d'affaires et le patriote, l'homme qui fait du pain et l'homme qui fait des songes. Les Bretons qui étaient imbus de cette manière de voir se voilaient la face devant une station de chemin de fer et l'idée ne leur serait pas venue de lier organiquement l'idée bretonne à un programme d'activité économique se justifiant par lui-même. S'il leur arrivait, en effet, d'ajouter à leur programme de défense des us et coutumes, une liste de revendications économiques, ce n'était là qu'un trompe l'œil, une concession à l'esprit du siècle. Seules, les revendications économiques à caractère conservateur étaient retenues, d'ailleurs à peine énumérées. Les autres, celles qui avaient l'ambition d'apporter du nouveau, étaient rejetées comme attentatoires à l'âme et à l'intégralité de la Bretagne.

Le meilleur exemple qui peut être fourni de ces dernières est la doctrine « nantaise » de M. Abel Durand (2). En face du vieux Marquis, M. Durand jouait les avocats du diable. Les mots « d'amour » ou de « fidélité » lui faisaient hausser les épaules. Il remuait des statistiques, jonglait avec des chiffres, parlait tarifs et pensait kilomètres. Il n'existait pas de « Bretagne », mais une « région nantaise » que l'impérialisme économique de son chevalier servant étendait jusqu'à Tours et jusqu'à Quimper. Rennes était laissée pour compte. Nous étions horrifiés par une aussi abominable impiété : M. Abel Durand était à nos yeux l'erreur et le crime personnifiés.

Pourtant, M. Durand avait aussi en partie raison, car il exprimait un aspect de la vie et la vie n'a jamais tort : elle nous enferme et se referme sur nous comme la paume de la main sur un frêle oiseau. Nous ne pouvons rien penser, rien vouloir, rien tenter de sain, sans respecter ses lois impérissables.

L'opposition Estourbeillon-Durand, c'était encore le vieux dualisme Spiritualisme-Matérialisme, robuste legs du XIX^e siècle. Lutte entre deux visions systéma-

(2) Avocat nantais, défenseur du régionalisme économique.

tiques et fragmentaires de la vie, lutte entre deux méprises.

Le premier patriote breton qui tenta avec clairvoyance de ramener l'idéal sur terre, avait tracé un programme de réorganisation bretonne qui prétendait concilier les deux inconciliables. M. Jean Choleau conservait la Bretagne, mais il lui adjoignait une partie des provinces limitrophes. Dans son esprit, les deux conceptions étaient rapprochées, mais non fondues. M. Choleau cédait alternativement à l'une et à l'autre, comme le juge entre les deux plaideurs. Son programme ne comportait aucune unité organique, aucune logique interne : il ne pouvait satisfaire personne. Le principe national breton était à la fois respecté et mis en danger...

Esprit et matière sont grossièrement les deux aspects de la vie, mais ils n'ont aucune existence indépendante. Il ne faut pas vouloir les concilier, il faut les voir ensemble. Partout où l'homme a fait carrière, il a imaginé, aimé, haï, souffert ; mais il a aussi martelé le fer, coupé le bois et bouleversé la terre.

Dans un pays comme les Etats-Unis d'Amérique, dont il semble à première vue que toute l'histoire n'ait été qu'un déchaînement d'appétits et un conflit de forces brutales, on a la surprise de découvrir que la poursuite de nos plus authentiques chimères d'hommes blancs se cachait souvent derrière la lutte pour la prairie ou pour le pétrole. L'homme est une constante.

Il n'y aurait pas de peuples constitués et personne n'aurait à se soucier aujourd'hui des hautes valeurs qu'exprime un mot comme « âme nationale », si au cours des siècles, des hommes volontaires et pratiques, — idéalistes presque toujours aussi, — n'avaient conduit au combat des soldats, jeté des ponts sur des fleuves, abattu des forêts, ouvert des carrières, fondé des ports et des villes.

Les vrais guides des peuples n'ont jamais été les rêveurs impénitents ; ce furent les chefs complets qui acceptèrent tout de la vie et menèrent tout l'homme en avant.

Une Bretagne qui se détournerait de « l'économique », ou qui voudrait s'établir et durer *en conflit*

avec lui (c'est la même chose), serait une construction précaire. Nous devons reprendre possession de l'économique, l'assimiler, et le vivre sans rien abandonner de nous-mêmes.

Ainsi de notre position en face du fait de l'Ouest. La frontière historique de la Bretagne passe à 45 km à l'est de Rennes et à 25 km à l'est de Nantes. Mais les journaux de Rennes vont jusqu'au Mans et jusqu'à Caen ; mais les firmes de Nantes dominent le marché à 150 km à la ronde. Quelques six départements français vivent accrochés à la Bretagne et la Bretagne s'étend sur eux. C'est pourquoi notre plus grand quotidien s'appelle *Ouest-Eclair* et non pas *Bretagne-Eclair*, c'est pourquoi tels Nantais d'action « ne veulent pas être Bretons ».

Quel est l'avenir d'une révolte contre ces faits, contre le fait géographique ? Pourquoi prononcerions-nous le divorce entre notre idéal national et le sain instinct d'expansion et de conquête des hommes de notre sang ? Nous avons pris notre parti.

Nous ne diviserons pas les Bretons en deux camps, ceux qui se replient sur l'âtre pour y ranimer les légendes et ceux qui s'élancent sur la grand-route en reniant le nom de leurs pères. Nous serons nous-même les conquérants, les créateurs, les pionniers !

Se cantonner derrière une antique frontière, simplement pour cette raison que nos ancêtres n'ont pas pu conserver un territoire plus large, c'est abandonner la pensée même qui les a menés hardiment sur le sol armoricain. Les « *Brientin* » et les « *Gloedig* » qui commandaient les bandes bretonnes, à l'orée de notre histoire continentale, ne se gênèrent pas pour porter à travers les populations romanes les limites « sacrées » de la frontière, de Vannes à Redon, de Redon à Nantes et de Nantes à Angers.

Reculer devant l'assimilation (ou le refoulement) des populations de l'Ouest français qui habitent notre zone d'influence, c'est se montrer indigne des Bretons de Fracac, ceux du premier bateau abordé en Gaule romaine, pour lui imposer les armes à la main, leur nationalité, leur langue, leurs chefs et leur foi.

Laisser les marchands, et les marchands seuls, façonner le nouvel organisme breton, dont la structure et les limites seront fixés par un déterminisme vital essentiel, c'est à proprement parler retirer la Bretagne de la vie. Mais si c'est nous qui prenons l'affaire en main, en y introduisant notre âme et nos buts, nous réintégrons la Bretagne dans le cycle de l'éternel mouvement et de la création continue : nous la sauvons, de la seule manière qu'on peut la sauver.

Il a fallu, il y a dix et quinze siècles, beaucoup d'audace, d'appétit du risque et d'amour du combat, pour inscrire une nation nouvelle sur le sol de ce vieux promontoire. Il n'en faudra pas moins pour renouveler aujourd'hui son bail avec la vie.

Nous ne sommes pas les seuls à renaître devant les dangers de l'aventure. C'est toute l'Europe occidentale qui est pétrifiée ; sentant la mort l'envahir, elle adore les stratifications de tous les *statu-quo*. Une espèce de mort administrative, légale et genevoise étend sur les instincts bouillonnants de la vie un filet serré de véto et de condamnations.

La vie pour reprendre ses droits, devra exploser et détruire. Etat français et départements, régions économiques et frontières historiques, Bretagne bretonnante et Bretagne galloise, ces *octrois* seront renversés pour que la Bretagne renaisse et refleurisse !

Etats totalitaires et barrières douanières, monnaies à circuit fermé et frontières bétonnées, « paroles données » et « droits sacrés », tout cela craquera bien un jour, pour qu'enfin naisse NOTRE MONDE !

STUR.

La Route Vers nous-mêmes

Des études précédentes qu'on a lues dans cette revue, ont commencé l'esquisse de ce que peut être un racisme-breton, c'est-à-dire la doctrine de la préservation et de l'épanouissement de tout ce que notre sang breton véhicule de *nécessités* et de *possibilités*. Elles ont fait justice des assimilations arbitraires et hâtives que certains critiques superficiels s'étaient empressés d'établir entre notre pensée, éclosée de l'expérience de notre peuple, et des doctrines étrangères les plus contestables.

Nous voulons aujourd'hui préciser quelques-unes des voies par lesquelles il nous semble que nous pourrions mieux nous révéler à nous-mêmes et en même temps nous débarrasser de l'emprise mortelle de l'académisme latin.

Nous voyons les dangers que font courir au génie celtique l'envahissement de la civilisation mécanisée ; nous n'ignorons pas non plus quelle responsabilité ont les affairistes et intellectuels de race juive dans les développements catastrophiques de ses positions matérialistes. Mais il n'en est pas moins vrai que sur le plan précis de la culture intellectuelle, c'est le latinisme qui reste le grand ennemi. C'est lui seul, qui depuis deux mille ans, a sapé, puis étouffé la société celtique, ses arts, ses aspirations et ses manières de vivre. C'est lui qu'il faut éliminer, avant d'espérer pouvoir nous retrouver et nous réaliser.

**

La latinisation, — c'est-à-dire les formules et les systèmes que le Sud romain et roman a imposés, — a touché notre terre armoricaine en deux vagues successives, sépa-

rées par un long espace de temps (1), et qu'il faut distinguer si l'on veut notamment comprendre la question actuelle de la Haute-Bretagne. A chacune correspond un stade et un aspect différent de l'assimilation des Celtes. Il y a la romanisation des Armoriciens, du I^{er} au V^e siècle, qui n'a pas profondément atteint les habitudes sociales, qui s'est surtout traduite par le changement de langue et qui a laissé un style de latinisme populaire, très particularisé, très différencié de ses sources, « gaulois » si l'on veut, celui de nos paysans gallos de Haute-Bretagne ; puis, bien plus tard vient la francisation des Bretons, c'est-à-dire de leurs chefs politiques des châteaux et des villes, ainsi que de leurs guides spirituels, prêtres et moines, elle nous impose depuis la Renaissance, les règles purement intellectuelles d'un *classicisme* élaboré à Paris et complètement étranger à notre caractère. Entre les deux, la période féconde et originale du Royaume-Duché indépendant. Le danger vient aujourd'hui de ce que le peuple breton lui-même, — surtout le peuple bretonnant, — se laisse gagner de plus en plus par les idées de Paris ; il s'y trouve encouragé : 1° par l'exemple de ses classes cultivées, devenues française de tête et d'habitudes, — 2° par la pente même de l'éducation reçue dans les établissements secondaires et primaires de la III^e République et sans le frein d'un clergé acquis à des tendances parallèles au sein de ses propres communautés !

Nous aurons donc à envisager constamment, au cours de la revue que nous allons passer des différentes branches de l'éducation, un double travail de dessèchement des disciplines latines : l'un à l'usage de l'ensemble de notre vieille tribu brittonique, l'autre à l'usage de ceux qui seront les meneurs de cette tribu. Ou, si l'on préfère, une action de rebretonnisation de la masse, doublée de la rééducation celtique consciente des éléments dirigeants.

Par « branches de l'éducation », nous n'entendons pas « matières d'éducation » à la façon des programmes universitaires, mais toutes les disciplines spirituelles, maniant la psychologie et le tréfond de l'âme humaine, d'où, quand

(1) On ne trouvera dans aucun livre d'histoire un exposé de ces points de vue culturels. La meilleure histoire des Celtes est de Hubert, « Les Celtes », Coll. Evolution de l'Humanité, de Henri Berr, Paris, 1932, 2 vol. Mais cette histoire ne s'étend guère à l'époque moderne et ce que Hubert dit de la Bretagne armoricaine est trop influencé par le préjugé national français, pour pouvoir être admis sans grandes réserves.

il est historiquement naïf, jaillit le génie des quelques hommes qui donnent sa figure à un peuple. L'armée, la religion, la danse en font partie comme la poésie, le droit et les arts.

I. — LANGUE

1° Le maintien de l'usage du breton, contre le français, a été dans le peuple, le signe distinctif de la nationalité bretonne et l'est resté. Le travail des bretonnants nationalistes, depuis la guerre, a consisté à rendre cette langue déchue au rang de langue de culture et d'élever ce parler de paysans au niveau de langue nationale. C'est le travail préparatoire des linguistes groupés autour de François Vallée, c'est la création de *Gwalarn* greffée sur celle de *Breiz Atao*, c'est l'effort volontaire de toute une jeunesse, l'efflorescence de cours, de publications, de livres et de manifestations de tout genre. Le travail est en bonne voie, puisque l'enseignement libre a ouvert ses portes au breton et que la campagne de *Ar Brezoneg er Skol* (2) autorise déjà certains espoirs du côté des écoles du gouvernement. La restauration du breton est nécessaire, son emploi à tous les degrés de la société est nécessaire, si nos compatriotes veulent trouver un moyen efficace de délivrer la Bretagne du ras-de-marée de la pensée journalistique qui est en train d'anéantir en gros et en détail l'esprit breton. (La presse moderne qui peut être entre nos mains un puissant instrument de renationalisation, n'est pas à incriminer comme moyen technique, mais dans le rôle qu'elle remplit, principalement du fait qu'elle répand par la langue française les modes de pensée d'un peuple étranger et en décomposition). Il nous faut le rempart et le tremplin du breton aux consonances impénétrables (3). La phrase bretonne, qui s'ordonne spontanément en fonction du sentiment, de l'impression visuelle ou généralement affective, dont la « logique » est d'ordre essentiellement

(2) « *Ar Brezoneg er Skol* » ou *Le Breton à l'École* ; association composée de Bretons de toutes opinions, partisans de l'enseignement de la langue bretonne dans les écoles de l'État. L'A.B.E.S. est à l'origine des votes des communes de Bretagne en faveur de cet enseignement ; actuellement, environ 350 communes se sont déclarées pour, sur un total de 627 (pour la zone bretonnante).

(3) Se reporter pour le rôle et les qualités du breton à *Stur* : « La langue et la pensée bretonne », n° 1/2, et « Un Américain nous parle », n° 7/8. Envoi du second de ces numéros contre chèque postal de 12 francs.

musical (ainsi que le démontre l'importance des phénomènes d'euphonie, cf. mutations), est rebelle à la mécanique de la pensée purement rationnelle. Autant l'expression dans une langue à la fois sèche et toute en surface comme le français d'une pensée bretonne prend parfois l'allure d'un tour de force, autant il semble que le seul usage du breton impose à l'esprit un rythme et jusqu'à un domaine de pensée authentiquement celtes.

Quelques difficultés subsistent, dont l'écueil de l'orthographe spéciale encore en usage dans la région vannetaise. Il n'est pas du ressort de cet article d'envisager cette question ; elle est du domaine pratique et doit être résolue au plus vite pour des raisons de discipline et d'intérêt national.

2° Reste un second obstacle, qui n'a pas été mesuré jusqu'ici, si nous faisons exception pour quelques articles déjà anciens écrits dans *Breiz Atao* et qui, dans leur temps, soulevèrent des protestations (4). C'est l'emploi du latin ancien au collège et sa place débordante dans l'enseignement universitaire et religieux, avec accompagnement de grec et prolongement d'hébreu ! Il est inouï de constater combien, même dans les pays d'Europe les plus racistes et les plus nordiques, la primauté culturelle de la langue latine est restée jusqu'à ce jour incontestée, comme hors de discussion, alors que l'on peut sérieusement se demander de quelle utilité est pour nous l'étude de cette langue, autrement que pour obéir à une lourde tradition ? La question se pose tout différemment pour les peuples de langue romane et l'Action Française est justifiée à défendre l'enseignement du latin. Chez nous, pourquoi le ferait-on, si ce n'est pour maintenir la très vague auréole de la caste de ceux qui savent quelque chose que la masse ne sait pas ? Défense du latin = défense des situations acquises, défense des habitudes et des préjugés. Mais défense insoutenable, quand on a comme nous le devoir national d'étudier les sources philologiques et spirituelles de la langue bretonne qui sont les langues celtiques anciennes, quand on a la fortune de disposer, à sa portée, de lettres classiques aussi riches et aussi merveilleuses que le viel-irlandais des cycles épiques et qui semblent faites exprès pour nous, tant elles conviennent à notre tempérament national ! (5) Ce sera sans

(4) Lire *Breiz Atao*, « La Culture classique et les Paysans », n° 100.

(5) Une brève, mais intéressante étude, par Georges Dottin, « Les littératures Celtiques », anc. collect. Payot, Paris, 1923.

doute l'honneur de la jeune Bretagne de choisir la première entre la culture des langues de nos plus anciens dominateurs et celle de nos langues « barbares », de briser la première l'envoûtement du classicisme méditerranéen et de libérer enfin la fleur de notre jeunesse instruite, dans la direction où la poussent ses instincts !

« Humanités nordiques », si du moins ces deux termes peuvent se combiner, c'est la connaissance dès le collège, de tout le vieux celtisme, de tout le vieux nord épique, avec ses exemples prestigieux. C'est rendre à nos jeunes enfants, dès leur puberté, l'orgueil et la foi dans leur mission au lieu de leur apprendre à anonner les louanges de ceux qui donnèrent les verges à leurs ancêtres...

Il n'est pas inutile de songer de quelle manière pratique pourrait se réaliser l'enseignement de ces humanités nordiques à la place des humanités classiques. L'idée peut en être donnée par la hiérarchie même de l'enseignement linguistique de la 3^e République en Bretagne. Il suffit de sonder un peu à fond la nature même de cette hiérarchie, de reconnaître quelles en sont les langues de base, et de procéder seulement aux substitutions nécessaires. Ce procédé présente l'inconvénient de faire nôtre sans examen le schéma des programmes scolaires français, — qu'une université nationale bretonne aurait le devoir de modifier de fond en comble, — mais il a aussi cet avantage d'avoir l'efficacité d'une réplique sur un terrain connu.

La hiérarchie et la distinction même des enseignements primaire, secondaire et supérieur paraît bien répondre à une différence de méthode et de but :

Au primaire, apprentissage par la masse du peuple d'une langue usuelle, qui permettra de lire et d'écrire correctement un parler commun (ce qui exclut les patois et les orthographes dialectales).

Au secondaire, étude par les enfants destinés à remplir les cadres sociaux, des lettres nationales, — ceci par l'addition à la langue usuelle de plusieurs domaines littéraires choisis, en particulier celui d'une langue morte très

Et mieux : « L'Épopée Irlandaise », par le même, La Renaissance du Livre, Paris. En anglais, consulter « Heroic Romances of Ireland » par A. H. Leahy. En allemand, « Irische Texte mit Uebersetzungen u. Wörterbuch », von W. H. Stokes u. E. Windisch, Leipzig, 1880-1909 ; aussi « Sagen aus dem alten Irland », übersetzt von R. Thurneysen, Berlin, 1901. « Die Irische Helden- und Königsage bis zum siebzehnten Jahrhundert », von R. Thurneysen, Halle, 1921.

pure, très suggestive et qui forme à elle seule un exemple (langue de culture).

Au supérieur, étude critique et approfondie, par de jeunes savants spécialisés, des différents domaines linguistiques et littéraires, anciens et modernes, qui sont d'un intérêt plus ou moins proche pour la nation (érudition littéraire, philologie).

A chacun de ces trois degrés, correspond donc en général une langue cardinale, servant d'axe à toute l'étude et lui communiquant son esprit.

Actuellement en France, on a :

Primaire: enseignement exclusif et obligatoire du français classique des 17^e - 18^e siècles à tout le peuple des campagnes, dans le but avant tout politique d'assurer l'homogénéité de la nation par le nivellement des patois.

Secondaire: malgré les tentatives réitérées de « modernisation », l'apprentissage du latin cicéronien reste, par définition même et en combinaison avec l'usage des mathématiques, la base des études.

Supérieur: un certificat « d'études littéraires classiques » (c'est-à-dire : français-latin-grec) est désormais obligatoire comme 4^e certificat de licence, pour l'obtention de toute licence d'enseignement à la Faculté des Lettres, qu'il s'agisse d'enseigner l'histoire, l'anglais ou la philosophie !

En Bretagne, on devrait avoir :

Primaire: enseignement du brezoneg peurunvan (breton unifié moderne), obligatoire en Basse-Bretagne, progressif en Haute-Bretagne.

Secondaire: en combinaison avec une discipline scientifique qu'il s'agirait de déterminer (et qui ne serait pas forcément la mathématique jésuitique actuelle, — mais peut-être certaines « sciences naturelles »), prise de connaissance par les élèves de la vieille littérature celtique, qui est une matière unique sous ses vêtements irlandais, gallois et même français du Moyen-Age, et cela à partir de l'apprentissage même ardu, mais inconditionné, du vieil irlandais.

Supérieur: pour l'obtention de tout grade universitaire dans l'ordre des lettres, diplôme de base obligatoire de « lettres nordiques » (brittonique, vieil irlandais, vieux norrois). Une connaissance sérieuse de l'ancien monde vieux norrois, comme clé de tout le germanisme ancien, s'impose. Les affinités de race et de culture des anciens Northmens, — Germains de l'Atlantique, — et des anciens Bretons et Gaels sont nombreuses; c'est en tout cas par

là notre voie naturelle pour rejoindre les études germaniques qui nous fourniront la forte culture d'appui qui nous est encore nécessaire. (6)

Ce seraient là les matières de base de chaque enseignement, distinguées de la façon la plus rigoureuse possible. Bien des accommodements seraient naturellement nécessaires pour rendre ce système applicable dans la réalité. Par exemple :

Dans le Primaire: maintien de l'étude du français, pendant longtemps encore, à côté du breton, surtout en Haute-Bretagne.

Dans le Secondaire: continuation de l'étude du breton, qui serait approfondi dans ses origines, à la façon dont les notions « d'ancien français » viennent éclairer en 4^e-3^e, la connaissance du français moderne. Dans cet ordre d'idées, le brezoneg peurunvan se verrait renforcé par des notions de moyen-breton, de moyen-gallois et de moyen-cornique, toutes langues très proches dont un usage même courant ne suppose pas un bagage philologique encombrant pour un jeune bretonnant possédant à fond sa langue. L'effort à proprement parler linguistique se porterait sur le vieil-irlandais, non sans quelques rapprochements judicieux avec ce que nous savons du vieux-breton, langue qui n'était pas encore très éloignée de la branche gaelique. Le vieil-irlandais jouerait le rôle éducatif du latin, non seulement en imposant aux esprits une remarquable gymnastique technique, mais en les mettant en familiarité avec le « Celte barbare que le cycle irlandais nous restitue à l'état presque pur. Comment hésiter entre la fréquentation d'Enée et celle de Cuchulain ?

Au supérieur: étant donné que le breton littéraire est une langue qui se fait, la connaissance approfondie du brittonique, c'est-à-dire surtout de la langue du cycle littéraire gallois, ne serait pas exigée dès le lycée, mais de simples notions pouvant permettre de suivre le développement ultérieur de la langue. Cette connaissance serait réservée à l'enseignement de la faculté, où dans le diplôme obligatoire des lettres nordiques, serait exigée une certaine maîtrise du gallois ancien, résultant d'un enseignement synthétique des diverses lettres et dialectes du rameau brittonique. Ces connaissances seraient destinées à enrichir le fond par trop rationnel (« espérantiste ») du breton abstrait de formation récente, et à

(6) Voir *Stur*, n° 9, « Nos deux bases : Irlande et Prusse ». Envoi contre chèque postal de 12 fr.

créer des générations de savants et d'hommes cultivés, d'où pourra surgir un jour l'homme qui par son *génie poétique*, élèvera le breton à la grande expression littéraire !

L'ensemble des études celtiques que nous avons esquissées aurait donc une grande influence sur l'élaboration de la prose bretonne moderne, qui est sous bien des rapports calquée sur le français — (style, images littéraires, équilibre de la phrase, locutions familières, emploi des temps, de l'article, etc.). — Elles donneraient au jeune bretonnant le goût d'une langue riche, concise et harmonieuse. Elles auraient de larges répercussions sur le développement de notre culture nationale. Aujourd'hui, c'est beaucoup à l'ignorance des langues celtiques mères que l'on doit imputer l'annihilation des études sur le passé national des Celtes. En dehors de quelques spécialistes, la plupart du temps étrangers, aucun intellectuel breton n'est armé pour pouvoir se livrer à des recherches sur les croyances, les institutions et usages de ses ancêtres de race. Nous devons nous contenter de bribes grappilées chez Dottin ou chez Hubert, chez Loth ou chez Déchelette. Aucun de ces savants d'ailleurs n'a dirigé jusqu'ici ses études dans le sens qui nous intéresse et en poursuivant le but de récupération qui est le nôtre. On nous restitue le plus souvent des matériaux, des documents, mais pas l'esprit. Que ne pourrait-on pas attendre des études celtiques, si à chaque génération d'étudiants bretons, dix ou vingt de nos jeunes patriotes possédant à fond les langues anciennes, se lançaient dans cette voie ?

Il serait bien entendu indispensable à nos futurs philologues et historiens d'apprendre le latin et le grec. Ils trouveraient à cet effet des chaires dans les facultés, où à côté des langues classiques, serait fait un choix très éclectique de langues modernes ou anciennes pouvant intéresser la Bretagne, notamment les langues agglutinantes (basque, algonquin) dont l'intérêt préhistorique n'est plus à mettre en doute.

II. — ART

I°. — La remise en honneur et *en usage* des coutumes bretonnes reste la seule défense possible du *goût* de nos populations contre le déferlement des mœurs, — ou plutôt de l'absence de mœurs, — d'une civilisation urbaine absolument corrompue et à la veille de sa chute. Les coutumes ne sont pas une matière à spectacles pittoresques,

mais l'affirmation extérieure d'un style de vie, qui porte en lui son contenu éthique et lyrique. Faire danser un groupe d'amateurs devant une assemblée de touristes dans un but de divertissement, n'est pas l'idée que nous poursuivons, car aucun bien n'est à attendre de ces exhibitions qui ont pour résultat imprévu de transformer la population bretonne en spectateurs au même titre que les touristes. Nous disons: illustration des mœurs, par leur renouvellement et leur remise en pratique dans la collectivité bretonne toute entière. Donc éclosion de tout ce qu'il y a de typiquement celtique dans la masse encore invertébrée du « folklore » breton et celtique. En ce qui concerne la danse, ne pas perdre de vue, parmi tant de sollicitations touristiques, le sens ultime de ces manifestations d'un art essentiellement celtique et qui ne peut varier: la guerre. C'est l'art de la guerre que figure en effet chez les Celtes l'exaltation « en cercle », où aucune partie ne peut être distinguée de l'ensemble, la musique aidant à la danse et celle-ci au costume. Habitons-nous à nouveau, en réels « Barbares » à vivre des arts raciaux, avant que d'en contempler les aspects, isolément, par admiration plus ou moins intellectuelle. Voyons dans les costumes bretons, non pas une décoration, un moyen de rétablir quelque chose individuellement, mais une discipline vestimentaire, une forme pour faire entrer chacun dans un tout, et aussi encore un moyen d'échapper au goût de Paris. (Les costumes parisianisés et les ensembles vestimentaires cacophoniques des cercles de danses celtiques sont désastreux. Qui saura faire comprendre la valeur et le sens du costume ?)

Il y a encore l'illustration du livre, la sculpture sur bois, le mobilier rural, l'étoffe, tout cela est de la religion et se rapporte à la seconde grande manifestation artistique de l'âme bretonne, que est religieuse celle-ci, la procession, le pardon ! Cronstech et alignements: les bases de notre art national plongent dans la préhistoire !

II°. — Il nous est permis, sur ce fond, d'envisager la poussée de quelque style de grande envergure, renouvelant, aux exigences modernes de notre époque, ce que fut le foisonnement créateur de l'architecture de Basse-Bretagne, à la Renaissance. Nous sommes les témoins, depuis quelques années, d'essais courageux, remplis de promesses, mais qui véhiculent encore trop d'habitudes scolastiques françaises ou font preuve d'une incertitude doctrinale trop grande. Un problème comme celui de l'architecture bretonne moderne ne sera pas résolu indépendamment

des autres problèmes nationaux. Une architecture est le vêtement d'une société ; il faut d'abord construire la société.

Qu'il nous soit permis ici de hasarder quelques remarques, pour ne pas nous éloigner davantage du sujet de cet article : un art, même un grand art, n'est point nécessairement *expression*, ni *expression plastique*, sur des matériaux aussi impérissables que la pierre ou le métal. Encore une fois, « l'académisme », ce monstre de la Basse-Grécité sans cesse combattu et sans cesse renaissant, — à Munich et ailleurs, — obnubile nos artistes ! Que ne se sont-ils penchés sur leur vieille terre, et que n'ont-ils entendu le murmure de son « paysage », la plainte de tous ces pauvres arbres si chers au cœur du véritable Celte et aujourd'hui si indignement saccagés ! La véritable construction du Nord, maison comme navire, était de bois et c'est pourquoi elle ne s'est pas conservée ou n'a pas été remarquée. Il existe jusqu'en Chine et chez les Indiens du Mexique, un *art des jardins*, d'un *équilibre* presque musical, qui est un grand art, avec une association discrète des plantes et des eaux, et pour lequel chaque véritable nature de rêve donnerait toutes les bâtisses et toutes les cités des hommes (7) ! Nos lieux saints des hautes-terres, avec leur pelouses et leurs landes vases, leurs horizons et leur léger décor de pierre, sont-ils seulement *remplaçables* ? Assonances de la parole, crudité sourde du chant, durs linéaments dans une flexibilité de rêve, brisure des tons verts sur tons bleus, c'est le froissement d'une sensibilité presque insaisissable, musicale, et qui ne veut d'autre apaisement que dans des ensembles vivants avec leurs décors naturels.

III. —RELIGION

1° Le christianisme *populaire* de la Bretagne doit être sauvegardé, avec ses vieux saints, ses pèlerinages, ses sanctuaires antiques. Il est la souche de notre sentiment religieux. Il sera défendu contre le laïcisme agresseur, qui stérilise les âmes et qui est la forme la plus pernicieuse pour nous, du matérialisme des peuples latins maçonnés ; mais aussi contre la piété sucrée de Saint

(7) Les Français se sont servis des arbres et de l'herbe pour faire de l'architecture, c'est très différent. Le jardin « à la française » n'est à nos yeux que la méconnaissance de la nature.

Sulpice et certaine modernisation « américaine » du catholicisme parisien.

2° Sur cette base, et par l'action des élites (qui est toute empoignée par la préoccupation de Dieu et n'admet de se contenter d'aucun formalisme de surface), lente résurrection d'une religion celtique à forme chrétienne, à dogme chrétien, mais celtique par son sentiment intime et son style, comme elle existait avant le XII^e siècle (7 bis) : c'est-à-dire, fidélité entière au Pape de Rome, mais grande latitude de tout ordre vis-à-vis des règles latines de l'Eglise. Contre Saint Benoit, et contre la pensée de Saint Thomas d'Aquin, rationaliste et absolument étrangère à notre sentiment du merveilleux divin. Les moines celtes, depuis Scot Erigène, jusqu'à Abélar et Dun Scot, n'ont-ils pas toujours passé aux yeux des théologiens latins pour des demi-hérétiques ? (8) Et le « néo-thomisme » parisien, niveleur et conquérant, ne mérite-t-il pas aujourd'hui semblable réponse ? Les chrétiens d'Orient ne bénéficient-ils pas d'ailleurs, de la part de l'Eglise, d'un rite catholique « *uniata* » ! Ce sont là des problèmes dont les catholiques bretons devraient sentir l'intérêt national, et qu'ils devraient avoir le courage de poser désormais et de débattre au grand jour !

IV. —DROIT

Thèmes : 1° Contre le Code Civil de Bonaparte-Sièyès, — deux méditerranéens, — et ses méfaits journaliers dans l'âme et la structure de la société bretonnes. Défense systématique de ce qui peut subsister dans les mœurs et comportements traditionnels, dans les usages locaux, des coutumes juridiques de la Bretagne ducale, voire celtique (cf. Mode des tenures foncières, baux de location, habitudes des métiers, degrés de parenté, etc...) Ces questions très intimes mériteraient une *importante étude*, et qui apprendrait à plus d'un que le fond celtique est moins mourant et vain que l'on ne croit ! Question de point de vue, et de coup d'œil.

2° Sur ce fond, dirigée consciemment contre le formalisme byzantin hérité du droit de Rome (Justinien, 535 après J.-C., d'après les prototypes syriaques Ulpien,

(7 bis) Cf. Dom Louis Gougaud, « Les Chrétientés celtiques », Paris, Gabalda, 1911.

(8) Cf. E. Gilson, « La philosophie du Moyen-Age », anc. collection Payot, Paris, 1923.

Gallus...) et tout en ne perdant pas de vue la première expression achevée, médiévale, d'un *droit breton* (cf. les diverses rédactions de la Très Ancienne Coutume de Bretagne), — élaboration, pour nous, de ce « droit de l'époque des machines » qui manque encore à l'Europe : ces institutions juridiques capables de mettre en valeur et d'utiliser dans la pratique courante de la vie tout le bagage des conceptions scientifiques et philosophiques les plus modernes. L'Allemagne en a reconnu la nécessité, sans être parvenue jusqu'ici à le réaliser (9). Par cet effort, sera peut-être transformée la classe des « gens de loi », qui pèse encore d'un tel poids-mort de francisation sur notre peuple. Toute cette bourgeoisie procédurière, legs du Tiers de 89, qui vota d'un cœur si léger la suppression des « privilèges de la province », et dont l'esprit de chicane sordide se répand dans nos campagnes comme un venin.

V. — ARMÉE

1° Contre le défaitisme sous tous ses aspects, négateur du courage guerrier, et qui représente une forme vile de notre nature, cultivée d'ailleurs avec art par l'adversaire (cf. le succès de notre compatriote Aristide Briand auprès de toutes les natures de « gaulois »), maintien dans le peuple breton de l'esprit combatif, voire militaire, tel qu'il apparaît spontanément chez les jeunes garçons : réhabilitation des « jeux-de-mains » et acceptation de leurs risques, pratique (et non point championnats), des sports betons, comme la lutte, goupe de jeunes « travailleurs » plutôt qu'équipes de sportifs ; ne pas négliger les associations régulières d'anciens marins et soldats, mais les affranchir de la tutelle des politiciens étrangers. L'armée française est encore, malgré le caractère « tyrannique » de sa discipline et son goût scolastique de la réglementation, — si insupportables pour des Bretons, — une des institutions républicaines les plus rebelles de nature à la loi écrite !

2° Sur ce fond, retrouvé de la vieille « fidélité », lent mûrissement du nouveau style de la guerre, adapté cette fois à l'homme breton, comme aussi aux changements pressentis de la conduite du chef d'armée. Ici, en des milieux restreints et sûrs, et contre l'empêchement crois-

(9) Problème posé pour la première fois par O. Spengler, 2^e partie du « Déclin de l'Occident » p. 84-119, au § des relations interculturelles.

sant, hiérarchique et savant, des grandes armées de la démocratie libérale ou fasciste, commandée par des livresques, sera dégagée pour la première fois l'aptitude particulière du Celte à la guerre la plus moderne. Aptitude aristocratique, de *chef* de guerre, combattant *au-dessus* des autres, avec, avec ou sans char de combat ! Il s'agit d'une position nouvelle l'équivalent, dans la mêlée, de l'ancienne chevalerie. Ou encore troupes d'élites, d'un dévouement éprouvé, préparées pour des missions exceptionnelles, capables de se diriger d'elles-mêmes sur l'échiquier tactique, par pur instinct de la bataille ! Ce fond guerrier qui est en nous, nous devons désormais le connaître sans fard et sans fausse honte et en retrouver avec sympathie la réplique chez d'autres peuples, même ceux qu'on a coutume d'appeler *sauvages* : danses exaltantes et bond subit aux armes, raids foudroyants sur le sentier de la guerre, rauque bravoure et résistance obstinée des isolés, c'est dans la forêt canadienne en 1740 et dans la plaine américaine en 1860, comme au sac de Rome en 390 av. J.-C., la même terrifiante apparition du hors-la-loi, qui a toujours frappé de stupeur les minuscules basochiens de la légion (10) !

CONCLUSION

Langue, art, religion, droit, armée, éducation sportive, ce sont les disciplines qui ont affaire à l'âme. Il ne peut être question d'étendre cette étude à d'autres sciences, de constituer une mathématique bretonne (11), une chimie bretonne. Les sciences exactes sont, par définition même, en dehors du principe nationaliste. Il faudra seulement

(10) On ne peut qu'être frappé de la parenté spirituelle qui existe entre les anciens « outlaws » d'Irlande (et tous les types de Celtes belliqueux, comme nos Chouans) et les Indiens des plaines et des forêts du Nord-Est américain. Lire le bon ouvrage de vulgarisation de René Thévenin et Paul Coze « Mœurs et Histoire des Peaux-Rouges », Payot, Paris 1928. Cette parenté est confirmée par les découvertes ethnographiques du préhistorien néerlandais Herman Wirth, dans « Der Aufgang der Menschheit », Jena, chez Diederichs 1928, gr. in 4^e, planches, 250 fr. environ.

(11) Peut-être une symbolique, ou une mystique intuitive des nombres ? Mais nous sommes là dans le domaine de la religion, duquel relevait, il n'y a pas plus d'un ou deux siècles encore chez nous, l'architecture et la construction des églises, c'est-à-dire l'art presque tout entier !

situer leur place dans notre esprit et doser la foi qu'on peut leur accorder. La médecine, qui est un art autant qu'une science doit être envisagée d'une manière spéciale. Elle touche à l'homme et à ses forces spirituelles, auxquelles elle peut en retour faire aussi appel. Il faudra dégager une *médecine bretonne*, brisant avec le matérialisme abrutissant des « toubibs » de formation française et reconnaissant la prédominance de l'âme sur le tempérament (cf. le succès en nos régions, de la médecine homéopathique ?) Veiller également à la composition, au rythme et à la pureté de notre nourriture, par ces temps d'industrialisation et de « gastronomie » française. D'une manière plus générale, songer peut-être aussi à développer les aptitudes *techniques* propres à un peuple de paysans et de marins ? Notre amour de la nature et notre existence toute *naturelle* au milieu de la presqu'île bretonne nous inclinent vers des activités pratiques, « appliquées », rustiques, mais grosses encore de tout le mystère de l'invention. Que l'on réfléchisse seulement au sens primitif du mot « sciences naturelles », et au parti que nous pourrions tirer de ce domaine s'il était soustrait à l'inquisition calculatrice et minimisante de scolaires sans génie issus des « grandes écoles » françaises et remis en nos *propres mains*, c'est-à-dire confié au sens encore direct d'« hommes de l'art » nés du sol breton ! hommes de métier ayant en vue les besoins vitaux et les procédés familiers tels qu'ils sont ressentis en notre petit monde de l'Extrême-Ouest atlantique, hommes que leur mysticisme même aura rendus aptes à sonder les voies encore inexplorées de cette même nature de l'Occident armoricain (12) !

KATUVOLKOS.

(12) La relation de l'homme — et des espèces animales et végétales — au sol est beaucoup moins fortuite et simpliste qu'on se le représente, surtout et de préférence dans les milieux « scientifiques » ou prétendus tels. Il existe un relativisme géographique, — dont nous parlerons peut-être ici un jour, — qui représente une révolution pour des cervelles latines éprises de solutions absolues, simplistes et définitives.

NOS CRITIQUES ONT LA PAROLE

A propos de notre numéro 9.

BONNE ET MAUVAISE RACE

J'aimerais que STUR affirme la tendance qui s'est faite jour pour la première fois dans un article de votre dernier numéro: *Nos deux Bases*. Je veux dire l'importance pour un peuple comme le nôtre de l'attitude physique, de la façon de parler, de regarder, etc. Beaucoup de Bretons ont été si profondément dévoyés par l'influence méridionale qu'ils n'ont pas idée de l'intérêt qu'offre un visage ou un comportement. Je me souviens d'avoir voulu faire remarquer, un jour, dans la rue, à un compatriote, une tête absolument typique. Je lui dis: «Regarde-moi là-bas cette tête de communiste». Je ne voulais pas dire par là que le porteur de cette tête avait dans sa poche une carte du parti, mais qu'il avait un type particulièrement réussi dans le genre. Tout en lui, la vêtue, la tenue, les regards, les jeux de physionomie évoquait le prolétariat souffrant et révolté, tout disait: lutte de classe. Mon compatriote, ayant jeté un regard distrait me répondit: «Je n'ai jamais remarqué que les communistes n'aient pas des têtes comme tout le monde». Je n'ai pas insisté. Espérons qu'avec le temps, la lumière lui viendra.

Pourtant, nos paysans ont cet instinct plus développé que n'importe qui. Quand un inconnu survient, on étudie implacablement ses manières, ses réflexes, sa «face», et on se fie entièrement à l'impression reçue.

C'est une habitude française que de ne demander aux gens que des extraits de naissance ou des diplômes, sans même regarder la couleur de leur peau. Les atavismes dangereux ou antinationaux, les ravages que causent les

conceptions de la vie inférieure se lisent pourtant à livre ouvert sur les physionomies. Il y a des têtes de dégénérés, de criminels, de débauchés, d'intoxiqués, de canailles. Il y a des têtes de faibles, de malades, d'hypocrites, de bavards, de lâches, de menteurs. Il y a des têtes « d'étrangers ».

Quand il m'arrive, — épreuve que je ne souhaite à personne, — de traverser le centre de Paris, je manque de me trouver mal des faciès infernaux que je croise à chaque pas. Cheveux crépus ou huileux, même ment noir cirage, nez pendants ou écrasés, bouches épaisses, chairs ternes aux reflets de cadavres et aux boursoflures suspectes, véritable modelage de vulgarité et de bassesse. Ajoutez à cela des vêtements ou crasseux ou d'une élégance trop marquée. Il y a un mélange de trognes lippues émergeant d'un flot de chemiserie parfumée qui ne trompe pas. Que ces gens là, dont pas un statisticien ou un inspecteur de police ne sauraient après une année d'enquête déterminer la généalogie jusqu'au second ascendant, soient à Paris comme des poissons dans l'eau, qu'ils y gagnent de l'argent et roulent voiture, quand nos Bretons chômeurs vont se faire ramasser dans les manifestations, cela doit nous ouvrir les yeux.

Nous devons en Bretagne cultiver nos beaux types d'hommes comme nos belles pensées. Il nous faut songer nous aussi à une politique de la race. Il y a la noblesse du corps et des traits; elle va normalement de pair avec celle de l'âme.

YVON QUILLEC.

A propos de notre numéro 10.

L'IDÉE DU NORD-OUEST

D'un Hollandais :

Ce qui m'intéresse beaucoup dans le numéro 10 de *Stur*, c'est la rubrique « Notre Monde » contenant cette fois-ci un article de Wies Moens. L'idée de cette rubrique exprimant la solidarité celto-germanique du Nord-Ouest de l'Europe, constitue certainement une expression des pensées qui seront sans doute la thèse d'une politique celto-germanique dans le proche futur.

Dans des conversations avec des amis, j'ai toujours indiqué cette thèse comme la politique ethnique (*volksche politiek*) des peuples de la Mer du Nord, alors une politique basée sur le principe géopolitique d'une « *levensruimte* » (*Lebensraum*). — Dans les pages 30-33 du dernier

numéro de *Stur*, je ne trouve pas d'équivalent breton) (1).

C'est une politique exclusivement Nord-Ouest c'est-à-dire avec l'exclusion des peuples méditerranéens qui trouvent leur « *levensruimte* » autour de la Méditerranée, mais aussi des peuples germaniques continentaux qui trouvent leur « *levensruimte* » à l'Est, comme les Allemands (*Ostpolitik*) ou dans les territoires baltiques comme les Danois et les Suédois.

La Mer du Nord a ses deux côtes : la côte celtique : Bretagne, Cornwall, Wales, Irlande et Ecosse, et sa côte germanique : Dietschland (grande Neerlande), Norvège, Islande, Faroës et les côtes maritimes de l'Angleterre.

Il est très remarquable que tous ces peuples se distinguent par leur expansion d'outre-mer. Les peuples méditerranéens n'ont jamais réussi à fonder une telle expansion (2). L'Amérique du Nord a été explorée et le Canada français a été formé par des Bretons et des Français de l'Ouest, tandis que les efforts allemands, suédois et danois dans cette direction ont toujours échoué.

Les Anglais et Néerlandais, au contraire, ont fondé de grands empires coloniaux, vraiment d'outre-mer (ce qui n'est pas le cas avec l'expansion coloniale française qui a d'abord été un élargissement du territoire national : l'Afrique du Nord, et les Norvégiens ont trouvé leur expansion d'abord ethnique dans la Mer du Nord et la Mer polaire (Islande, Faroës et Groenland).

A propos de notre numéro 11.

LE TYPE PHYSIQUE BRETON

Si vous ne m'aviez pas demandé mon avis sur votre thèse « Racisme Breton », je me serais bien gardé de vous en faire part. Je trouve qu'il y a en Bretagne, trop de gens pressés de tomber sur le dos de ceux qui font quelque chose. Cela m'agace de voir des gens qui n'ont jusqu'ici pas eu le courage d'écrire un seul article d'étude sur la question bretonne, adresser à *Stur* des critiques acerbes. Je me serais tû pour protester à ma manière contre ce manque de tact. Ne devons-nous pas reconnaître avant tout le grand mérite de *Stur* qui a osé attaquer la question

(1) Nous proposons : *Buhezva* ou *Kele'h-beva*.

(2) Noter que c'est en tant que nations Atlantiques, qu'Espagnols et Portugais se sont orientés vers l'Amérique du Sud et le Cap.

bretonne dans le fond et poser au grand jour les questions essentielles ? Il y a sans doute dans la masse d'idées qu'il a mises en circulation, des propositions qui seront controuvées ou qui vieilliront, mais quelle importance cela a-t-il ? *Stur* a donné un élan à la Culture Nationale Bretonne, c'est cela qui compte.

Pour en revenir au « Racisme Breton », j'y trouve précisément quelques opinions qui me semblent appelés à subir une mise-au-point. Est-il très indiqué d'insister sur l'indentité foncière du type physique « Breton nordique » et du type « nordique » pur, c'est-à-dire scandinave ? Je ne vois pas quel orgueil nous pouvons tirer de l'idée que nous sommes physiquement des Nordiques en somme « gâtés » par le climat et le sol bretons. Je préfère penser que les Bretons ont toujours été comme ils sont, même quand ils étaient dans l'île. J'incline d'autant plus volontiers vers cette idée qu'encore aujourd'hui, c'est dans le Pays-de-Galles et le Sud-Ouest de l'Irlande qu'on rencontre les types les plus proches du nôtre et les moins « nordiques ». Offrir comme idéal esthétique les grands et pâles blonds de Norvège, dont les physionomies sont souvent si pauvres d'expression, c'est méconnaître le caractère propre et le charme prenant de la beauté bretonne, si différente, et combien plus près de nos cœurs ! Si j'étais peintre et que j'avais à représenter un héros Celte, je ne choisirais pas un grand blond aux tempes étroites, aux yeux bleu-faïence et au visage marmoréen, comme on en rencontre à Hull ou à Copenhague. J'imaginerais plutôt un homme à la physionomie réservée mais très vivante ; le front large et dégagé, les pommettes marquées, les yeux enfoncés sous des sourcils riches et très dessinés, des cils longs et noirs abritant un regard bleu foncé ou gris profond. Je mettrais sur cette tête, aux traits plus tourmentés que réguliers, des cheveux châtons ondulés ou frisés. Des joues unies et lisses, un teint très blanc, marquées de rose aux pommettes ; des lèvres fines et colorées ; un menton osseux et sans lourdeur. Ce type, très fréquent en Bretagne se rencontre beaucoup dans tous les pays celtiques. Je l'aime mieux comme symbole de notre sang, que celui du géant blond, déposé chez nous sans doute par les invasions scandinaves, et je le préfère bien entendu à certain type noiraud et massif qui doit être la survivance de je ne sais quelle sous-couche préhistorique.

Y. M.

Des divergences d'opinion sur des points comme celui-là, ont à vrai dire bien peu d'importance. Notre ami Y.

M. pense que le type celtique, à condition qu'il y en ait eu un autrefois, est nordique par la peau et les yeux, moins nordique par les cheveux, c'est une opinion qui en vaut une autre. Nous n'avons jamais dans cette revue songé à faire d'un idéal esthétique un article de credo. Nous croyons volontiers que dans un peuple comme le nôtre, où tous les types physiques ont été brassés, le type nordique n'a plus quand il se représente, qu'une valeur symbolique. Nordiques nous le sommes dans l'âme, dans l'esprit, dans le tempérament ; cela seulement compte, et celui qui écrit ces lignes a la peau d'une blancheur très ordinaire, des yeux ni foncés ni clairs et des cheveux châtons. Il ne s'en estime pas moins bon Breton que les autres. La valeur d'un homme n'est pas une affaire de complexion. Nous préférons une physionomie ouverte et décidée qui respire la franchise, le courage, l'intelligence, la fidélité, le sang-froid, même si elle est brune, à une figure blonde aux yeux bleus, respirant la mollesse et la bêtise. Le français est une langue fertile en malentendus à ce sujet. Il y a la race physique, extérieure, et il y a la race spirituelle qui tient au sang plus qu'à la forme du corps. Et au-dessus de la race, il y a encore la qualité individuelle, le « rang ». Ne l'oublions pas !

A PROPOS DE M. Charles MAURRAS

St-Brieg, 7^e a Gerzu 1937.

Re bell douellet ouñ bet gant kelennadurez vMaurras, evel m'hen diskouez ar pennadou embannet ganiñ war AN OALED Nedeleg, evit chom da lavarout peger gwir eo ho pennad en N^o 11 STUR. Seul vui ma kavañ ken touellus all kelennadurez Spengler.

Pennadou dougen testeni, a embannen. Setu drougeur an harlu : dalla 'r galon. Rak e Kêr Varta (Lou Martegue) endeun e chomen pa beurskrivis ar pennadou-se : e pe lec'h em bije « meizet » gwelloc'h kelennadurez Maurras ? Nemet va bro ne doa ket...

Da c'houzout pelloc'h penaos o deus graet « Latined » Bro-C'hall evit pignat da Paris, n'eus nemet da lenn NUMA ROUMESTAN, gant Alphonse Daudet, tad kile Maurras. Da unan eus gwella hag euna evezierien kalon an den e lakaer Alphonse Daudet, hag e c'hellomp e gredi, seul welloc'h ma komz eus bro e dadou, pa liv ar ouenn-se.

« Verbeuse, tout en dehors, en surface... élevée dans le « mépris du femelan (1)... ce terrible Midi, routinier,

(1) lou femelan : ano-stroll o talvezout kement hag « ar merc'hed ».

« brutal, illogique (2)... bon et généreux par élans, mais « d'une bonté courte, faite de caprice, d'ostentation et d'un « coquet désir de plaire... »

Gwir e lavar Numa, pan eo anvet ministr a-gevret gant eiz Kreisteziad all, goude eur spontus a brezegenn er Gambr, « aloubet eo Galia gant al Latined evit an eil gwech ! »

Ken gwir all e livirit en eur zisklêria ez eo bras lod ar galon e savidigez kelennadurez Maurras. E-se ez ouñ bet tapet ganti. Nemet e galon-dan ne splanna nemet pa bled ouz traou maro. Hag e kement-se e hañval e gelennadurez beza tostik-tost ouz hini hor « rejionalisted » : n'ana-vezont ket ar bobl veo. Pa gomz eus ar « Prince », e klevañ an hevelep c'houez bered ha pa gomz hor rannvroelien eus « la Bretagne ». Anat ez eus anezañ eun den na VEIZ ket an Advubez : bouzar eo e ene kement hag e gorf. Diaes-meurbet eo her gwelout, avat gant ar mailh a liver gériou a zo anezañ ivez.

Pa glask ar vMaurrasiadegez eul lec'h gwirion d'ar poell, reiz eo : « omnium humanorum operarum principium primum RATIO EST », eme an Doktor Ael. Sioulder an urz eo ar peoc'h. Daoust hag e c'hell beza an urz nemet war-bouez poell ha meiz ? Sed aze (ha n'hel livirit ket ivez ?) furnez ar renerez-pobl, ha Maurras en deus adkavet ar furnez-se, emit-hu. Nemet, petra eo ez eo eur renerez-pobl fur ?

Eilgeriad ar skiant-prenet a zo : Klask kenvad kenvroiz er bed-mañ. Hag e kement ez eo renerez eur bobl skiant hag ar C'HENVAD, anat eo e tle plega, en e izela degouezadennou zoken, da uhelreizadurioù ar vuhezgezh. A nac'h Maurras war-lerc'h Machiavel.

Ha petra a dalv ar furnez heb ar garantez, HEP AR GARANTEZ KRISTEN ? Kasaat a ra Maurras « karantezelez » kentelioù an Aviel, a ve enni, gouez d'ezañ, gôell an dispac'herez.

Mad ar STAD da genta, ha pa vije mad ar Vro pe mad ar Bobl en argoll : rak ze e c'hellomp aoni,

(2) Léon Daudet, pa reer anezañ « un grand écrivain catholique », soñjal a rañ dalc'hat er pez a skrive e dad : « Bez' e oa (Roumestan) ar Provensad katolik-se, na seven ket ar gourc'hemennou, ne da d'an iliz nemet evit klask e wreg da zivrez an oferenn, o chom en traoñ, e-kichen piñsin an dour benniget, gant aer balc'h eun tad e goariva ar merc'hodigou koad, na c'houl kofez nemet pa vez ar c'holera oc'h ober e reuz, — hogen a asantfe beza krouget pe verzeriet evit ar Feiz-se na habaska tamm nag e c'hoantegeziou nag e slou-fall ».

ni Gelled, ma savomp Breiz Nevez diouz kemennou ar « paotr e gontell gegin ».

Kenta dispac'herez, ha n'eo ket klask mirout ouz ar Stad da veza mac'homer ? Ha pelec'h e vleugn kaeroc'h kelennadurez vMaurras nemet en Italia ? Ar re a lavar beza enebourien wasa ar penn-rouelour, ar bolitikerien radikal-se eus ar C'Hreisteiz, hag int breudeur d'ezañ koulskoude dre o enep-kristeniez, ar re-se eo a dalvezo e gelennadurez e Bro-C'hall kent pell, 'm eus aon, ha kroget int d'hen ober marteze end-eo : une dictature jacobine hor bo. « Ar veli da vMaurras ! »

Kement-se a spurmantis tamm ha tamm goude va distrei d'ar vro. Aet e oan skuiz, korf hag ene gant re-sklaerder an oabl kreisdouarel. N' edon ket pell diouz lavarout gant Florian Delhorbe : « Kredi a reont ez eo ret eva laez gaor evit beza salvet, ha sed, me 'm eus droug-kof gant al laez gaor ». Ouspenn beza feuket gant merzout pelloc'h ne vefe biken eüded-kalon ar Sterenniz evit trec'hi e Bro-C'hall glabouserez meizerezel ar Greisteiz.

Arabat eta gwelout e pennadou « Kentel an Halu » tra ebet all nemet eun desteni eus gwall c'halloud an estren war eur spered kelt hegredek — a rae diouer dezañ eur wir stummfidigez vroadel dieub (3). Breiziz yaouank an amzer-mañ, o deus « Prederiadennou » d'o sklêrijenni, gwella a ze p'o gwelañ o devout kalon ha youl a-walc'h da dec'hout diouz hudouriez an Doueez he Daoulagad Glas, da dostaat ouz ene ar bobl hag ar vro.

Buz ha buhez deoc'h !

GW. B. KERVERZIOU.

CELTES ET GERMAINS

Je viens de repotasser les bouquins d'histoire sérieux, et je suis impressionné par la valeur morale que cherchait à défendre le vieux gouvernement breton. Si nous arrivons à nous déciviliser assez pour retrouver la source de cette droiture admirable, la Bretagne vivra et elle sera grande. Mais y arriverons-nous ?

Relu aussi les « Chrétientés celtiques » de Dom Gou-

(3) Hag a oa gwall daget gant ar bolitkerez brein. Maloc'h a fiziañs am eus bremañ, gant M. Mordiern, e labour didrouz ar vrezonegerien war an dachenn kelennadurel ha sevenadurel.

gaud. Comme on comprend que Rome n'ait pu que se méfier des Celtes...si différents des Latins ou des Germains. Celtes = vagabonds, extrémistes en sainteté comme en idées, — insoucieux de règle, d'organisation, de communauté de pensée avec qui que ce soit, pape ou voisin, ce qui avec leur intelligence les rendait dangereux, — amoureux du merveilleux par dessus le marché, — enfin, patriotes intolérants au point de refuser l'enseignement des évêques saxons ou francs qu'on leur envoyait en série pour les réformer..

Quelle différence avec les Germains, dont la réaction religieuse était celle du monde latin: organiser, subdiviser, subordonner et hiérarchiser, — être à l'affut de ce qui se disait ou se pensait à Rome pour penser de même, — se plaindre à Rome de ce que faisait ou ne faisait pas le voisin, monter en épingle toute tendance particulière pour se faire autoriser à mettre le nez dans ses affaires, faire des drames avec des riens. Trêves ou Cantorbéry, c'est du pareil au même.

Quand je vois cela, j'ai bien peine à croire qu'au temps de la cohabitation en Germanie, si elle a jamais eu lieu, Celtes et Germains aient pu s'entendre.

Y. B.

A PROPOS DU "SUD "

« ...A propos de *Stur*, dont j'ai toute la collection et qui m'intéresse beaucoup, je tiens à vous dire que je regrette cependant quelques excès : d'abord trop d'animosité contre le Midi. Faisons donc notre travail sans insulte inutile et distinguons entre un Nordisme sérieux, soucieux aussi de profiter de ce qu'il y a de sain (et il y a quelque chose) dans l'héritage grec et romain, et un Nordisme primaire, simpliste qui rejette tout l'apport du grec et des autres peuples méditerranéens à la civilisation générale. Je connais assez le Midi, j'ai vécu aussi plusieurs années en Suisse allemande, j'ai visité l'Europe centrale et un peu l'Allemagne, pour reconnaître que nous sommes vraiment des Nordiques. Ce n'est pas une raison pour mépriser tout le Sud systématiquement. De même, l'exaltation de la Prusse, malgré l'admiration que j'ai pour l'Allemagne, me surprend, et je crois que l'article réservé « Bretagne-Allemagne » était beaucoup plus intelligent de la question que ceux qui ont suivi... »

Quelques précisions : 1°. Nous faisons une grande distinction entre la culture grecque avec laquelle les Celtes



Cliché Jean Roubier

TYPES BRETONS

anciens eurent des affinités certaines et la « Kultur » romaine qui s'imposa par le fer et par le feu chez nos ancêtres ; la première avait su se marier dans une certaine mesure avec l'esprit celtique, la seconde chercha seulement à l'étouffer. 2° Notre opinion du Midi est strictement relative à la Bretagne. Le Breton de qualité est celui dont le type diffère de la manière la plus tranchée du Méridional ; inversement, le Breton d'affinités méridionales est toujours un Breton de type inférieur. Le « type méridional » peut, dans le Sud, être celui de personnalités remarquables, chez nous il indique seulement une mauvaise race. Le Breton qui subit l'influence du Sud est rapidement inférieurisé, c'est pourquoi nous devons le mettre en garde et peindre le Midi comme l'exemple qu'il ne faut pas suivre. Cette position générale obligatoire ne nous empêche pas d'accorder une sincère estime à tous les sujets de valeur produits par le Midi. Et nous savons aussi qu'à côté de troupes sans bravoure, le Sud, surtout ses régions montagneuses, a fourni d'excellents soldats. Mais nous ne pouvons pas non plus ignorer que sous le rapport démographique et politique, la batailleuse Gascogne n'a rien à envier en fait de décadence de la molle Mocoçie. C'est tout le Midi qui meurt, sec de cœur et avare de vie, et c'est de tout le Midi dont nous nous détournons (sans parler de tant de régions de la France du nord !) comme d'un cadavre au contact dangereux ! 3° (Au sujet de la Prusse, voir notre réponse à la revue *Esprit* dans la rubrique « *La Presse et Nous* »).

LA « LOI DES PAUVRES »

J'étais Breton, mais je n'étais pas fier de l'être avant d'avoir eu *Stur* entre les mains. Les hommes que vous avez rassemblés ont le goût de la vie et le respect, je devrais plutôt dire l'appétit, de la force. J'oubliais volontiers la Bretagne pleurarde, parce que je m'imaginai, dans une pensée d'orgueil dont je n'ai pas la moindre idée de m'excuser, que je valais mieux que cela. Avec vous, je puis être moi-même et Breton. Il m'est permis d'être Breton, sans renoncer à m'élever (sur un plan strictement humain) et sans me détourner de l'espoir de réussir, ou de voir réussir (moi étant dans le coup) quelque chose de grand. J'ai des diplômes et je gagne quatorze cents francs par mois, ce qui à mes yeux est l'expression même de la pauvreté, puisqu'il me faudrait rien que pour mes livres, mon tabac, mes revues, mes journaux trois fois

plus que je ne puis chaque mois m'accorder. Cependant, je n'accepte de me ranger dans le camp des pauvres que si les pauvres se paient le luxe de tenter de grandes entreprises. La pauvreté, c'est dans un sens la liberté, mais il faut savoir en profiter. Ce serait un beau programme pour *Stur*, pour tout le mouvement breton : nous allons faire régner l'implacable loi des pauvres ! Notre courage et notre mépris des coups. Il faut bien que ça nous serve à quelque chose d'avoir été élevés à la dure ! Nous balancerons la puissance des dollars et des livres « à coups de mitrailleuses » (les lansquenets traînaient des chausses percées et s'en foutaient bien). Les richesses du monde, — je veux dire par là : les possibilités d'action, — sont entre les mains de quelques nations de pourceaux trop bien nourris. Montrons leur que rien n'est éternel sur cette terre, et donnons-nous ce but : être les meilleurs (ou les plus forts : les deux termes doivent être identiques) pour prendre les positions de commande et mettre les hommes riches et gras, pacifistes et conservateurs à l'excellente place que nous occupons actuellement et où ils pourront juger eux-mêmes du sort que nous avons. Qu'en pensez-vous ?

A. le S.

Nous pensons que ce n'est pas là un programme politique, à peine une philosophie. Mais nous aimons assez la fierté qui se dégage de ces lignes. Comme A. le S. nous n'attendons aucun secours du « pauvre » pleurnichard et de ses appels à la pitié. Cette sorte de gens subit toujours, ne récupère jamais. Mais avant de songer à fonder l'Internationale des peuples déshérités pour les lancer à la conquête des terres fertiles, n'avons nous pas tâche plus urgente à accomplir ? Bretons, défions-nous de notre imagination poétique. Les réalités ! Les réalités !

CONTROVERSE

Encore le "Gorsedd" des Gaules !

S'il est de bon goût parmi nos amis Alsaciens et Flamands de se défendre avec acharnement d'être des Celtes, on ne peut pas en dire autant de certains Français qui veulent absolument *en être*. Nous leur passerions volontiers cette douce manie, si elle n'incitait pas les plus entêtés d'entre eux à nous dicter nos devoirs. Car enfin, n'est-ce pas, pourquoi se gêner « entre Celtes » ? Nous avons déjà dit ce que nous pensions de ces pseudo-Celtes de France dans un précédent numéro de notre revue (1) ; il faut encore le dire. Il y a des Celtes et il y a des Français. Prétendre que les Français sont des Celtes n'est pas suffisant pour rapprocher des Bordelais des Bas-Bretons ou pour permettre de considérer les Highlanders comme un rameau de la race française un peu éloigné dans le nord. Si les Français sont des Celtes, alors que sont les Irlandais ? On ne peut pourtant pas prétendre que Français et Irlandais ne font qu'une race et un peuple ! Si les uns sont des Celtes, les autres sont autre chose ; il n'y a pas à sortir de là. D'ailleurs, derrière leur attitude « celtique » ces Français restent des Français, bons, fidèles ; nous l'allons montrer tout à l'heure (et nous ne saurions les en blâmer !)

Donnons la parole à la revue *Atlantis*, du 21 Mars :

« Qui s'est donné la peine de visiter et d'étudier en détail le Pavillon de la Bretagne à l'Exposition de 1937 doit être fixé sur un point essentiel, c'est qu'il existe un nationalisme breton. Ce nationalisme aux visées essentielle-

(1) Voir *Stur*, numéro d'Octobre 1936. Envoi franco contre 12 francs.

ment modernes s'appuie sur une doctrine, que la revue *Stur* (Gouvernail) s'est donnée pour mission de définir dans tous ses détails, sous la direction d'Olivier Mordrel. Nous sommes ici en face d'un courant d'idées qui s'est éveillé ailleurs, longtemps même avant la dernière Guerre, et qui s'oppose résolument à la conception humaniste universaliste, dont la France a pris à cœur d'être le champion. Le nationalisme breton se réclame volontiers des théories historiques d'Oswald Spengler, qui sont à la base du nazisme allemand contemporain et ne manque pas d'invoquer à l'appui de sa thèse, une étroite parenté celto-germanique. En fait, les Celtes primitifs ont été, un certain nombre de siècles avant l'ère chrétienne, les grands civilisateurs de l'Europe centrale et septentrionale. Leur expansion les a portés bien loin de leur patrie d'origine, jusque dans l'Inde avec Rama (et le thème du *Ramayâna* est bien le même que celui de nos romans de chevalerie du moyen-âge, c'est le thème de l'Épreuve d'amour) jusqu'en Grèce, en Asie Mineure, en Italie, en Espagne et Portugal, sans parler de l'Allemagne et des îles Britanniques. Ils ont donc noué des liens avec la plupart des autres peuples d'Europe. A plus forte raison, leur sang royal s'est-il largement profusé à travers toutes les Gaules. Seulement, à partir du V^e siècle, tandis que les provinces du Sud recevaient des colons sarrazins, celles du Nord et de l'Est accueillaient des envahisseurs germains ou scandinaves, et l'Armorique donnait asile à des hommes venus de la Grande-Bretagne et de même race que ses habitants primitifs. De même race et de même langue. Car l'on ne saurait admettre, avec les historiens qui s'appuient sur Nennius, que la Bretagne ait été totalement dépeuplée au V^e siècle. Les caractères somatiques de la population de l'Argoat marquent de nettes différences avec les gens de la côte. D'autre part, le dialecte de Vannes fait porter l'accent tonique sur la dernière syllabe des mots, ce qui sans doute est une survivance des parlers de Gaule. Les trois autres dialectes bretons au contraire font porter l'accent sur la pénultième, ce qui dénonce leur origine britannique. Ce double peuplement apparente nettement la Bretagne aux provinces du Nord français repeuplées de Francs celtisés. Ici nous rejoignons les doctrinaires du nationalisme breton, qui prétendent s'appuyer sur un intransigent *nordisme*, que je ne leur chicanerai pas ; car il dénonce le défaut capital de la centralisation française contemporaine, qui se veut ouvertement *latine* et *méditerranéenne*, comme si la

moyen-âge celto-germanique n'avait rien ajouté à l'héritage de la Grèce et de Rome, comme si César pouvait être pris pour autre chose que pour un génial bandit de grand chemin, comme si la civilisation gauloise n'avait pas existé, comme si le sacerdoce druidique n'avait pas donné vie aux *idées morales* d'honneur et de sacrifice, qui sont, depuis des millénaires, à la base des sociétés occidentales. Mais à vouloir faire dépendre la Race du Terroir et du Climat, on oublie trop facilement que ce *Nordisme* est né par réaction contre un *méditerranéisme* excessif, lequel désormais ne se nourrit plus que d'abstractions, ce qui le fait considérer comme corrupteur.

Mais la Bretagne a-t-elle intérêt à s'opposer délibérément et farouchement à tout ce qui est français, pour obtenir ce qui lui manque. En favorisant ouvertement les desseins des ennemis de la France et en provoquant même la dislocation éventuelle de l'unité française, parviendrait-elle à se constituer en un Etat celtique assez puissant pour sauvegarder, par ses seuls moyens, les libertés qui lui sont chères ?

S'il y a un *problème breton*, il y a aussi un *problème français* et au-dessus des deux, un *problème européen*. Pour résoudre le problème français, il faut *receltiser la France*, la ramener à ses sources, lui rendre conscience de sa véritable nature, qui participe de celle de la Bretagne autrement que la nature bretonne ne participe de celle de l'Allemagne prussianisée.

Et le problème européen ne trouvera sa solution que dans la création d'un *humanisme*, qui cessera d'opposer Méditerranéisme et Nordisme, mais qui, sur la base de la Tradition celtique, comme il est arrivé au moyen âge, les fera graviter autour d'un même centre spirituel. Hors de là, il n'y a que guerres inexpiables, ruine et massacre. La Bretagne rendue à sa dignité prééminente a une mission primordiale à remplir, et la France doit être progressivement amenée à le comprendre. C'est pourquoi nous fimes naguère à Quimperlé l'union des glaives, dont naturellement Paris ne souffla mot. Cependant, tous les paysans de France sentent comme les Bretons ; ils sentent que quelque chose doit être changé si l'on veut que la Nation retrouve toutes ses énergies.

Amis bretons de *Stur*, je vous considère toujours comme frères, j'aime votre langue, votre rude franchise, votre cran ; mais laissez-moi vous le dire : vous faites fausse route et vous vous égarez dangereusement ».

PHILÈBE.

L'obligation d'être brefs nous oblige à donner la réplique à Atlantis dans un style un peu sec dont nous nous excusons. 1° La différenciation faite entre Bretons de la côte et de l'intérieur est absolument arbitraire. 2° Le Vannetais, où l'on parle un dialecte qui serait une survivance des parlers de la Gaule, est précisément la région bretonne qui semble avoir reçu l'immigration insulaire la plus intense, probablement galloise, ainsi qu'en font preuve de nombreuses particularités dialectales et aussi un type anthropologique sub-nordique dominant. La persistance de l'accent vannetais sur la dernière syllabe est un simple archaïsme ; l'accent sur la pénultième, fort surtout en Cornouaille de l'ouest et en Trégor est un phénomène relativement moderne. Le dialecte du Léon, comme le gallois d'ailleurs, à un accent tonique moins marqué. (On voit par ces méprises, combien il est périlleux de s'attaquer à des questions bretonnes si l'on n'est pas du pays...) 2° Il n'y a pas de « Celtes de France », mais des Français d'opinion celtique, comme il en est, — beaucoup plus nombreux, — d'opinion latine, voire germanique. Leur penchant pour le celtisme ne les aveugle d'ailleurs pas au point d'oublier que ce qui compte avant tout c'est de sauver la France, celtique ou pas. Appeler celtisme comme le fait Atlantis, un « humanisme qui cessera d'opposer Méditerranéisme et Nordisme », c'est-à-dire une nouvelle réconciliation française basée sur une astuce d'érudits, est à proprement parler une mauvaise plaisanterie. Un celtisme qui ne serait qu'une des richesses de la France ne nous concerne pas. Libre aux Français de chercher chez nous à leur usage personnel une âme qu'ils ont depuis longtemps perdue. Mais qu'ils sachent que pour les Celtes, — les vrais, — le celtisme c'est toute leur personnalité nationale et qu'ils ne le laisseront ni diminuer, ni annexer, ni utiliser par des voisins peu discrets et trop empressés à disposer de ce qui ne leur appartient pas. Celte et Français ne sont pas des mots synonymes : il faut choisir. Nous pensons que s'il existe vraiment en France des hommes qui sentent battre dans leur poitrine un cœur celte, — ce n'est pas du tout impossible, même en Auvergne, — qu'ils fassent d'abord la preuve de leur sincérité en apprenant le breton, langue celtique vivante sur le sol « français », et qu'ils abandonnent carrément l'idée française, née de la ruine de la Gaule et du mélange des sangs, pour offrir leurs services à la Bretagne, seule position de départ possible pour un renouveau celtique. Après nous verrons.

La Presse et Nous

Si nous faisons une honorable exception pour le *Nouvelliste* de Lorient, qui avec un remarquable souci d'impartialité et d'information, a toujours publié des comptes rendus critiques de chacun de nos numéros, la presse quotidienne de Bretagne a continué à nous ignorer avec un ensemble parfait. Peu nous importe d'ailleurs, car ce n'est ni dans *La Dépêche*, ni dans *Le Phare*, encore moins dans *L'Ouest-Eclair*, que les esprits que nous visons, cherchent une indication sur ce qu'il convient de lire.

Dans la presse d'action bretonne, peu de chose à signaler en dehors des analyses détaillées de *Breiz Atao*. De la part de certaines revues bretonnantes, le silence nous plaît d'ailleurs mieux que les entrefilets acidulés d'*An Oaled* du grand druide Taldir-Jaffrennou (Légion d'honneur) un peu pressé de nous enterrer...

Une revue de Dinan, que nous ne connaissons pas, nous a en revanche consacré de copieuses colonnes. Dans son numéro 128, *Le Mouvement* fait le procès du nationalisme en général à propos du nôtre. Il énumère vers quelles « violences » les celtisants « fanatiques » que nous sommes seront entraînés par la logique de leur doctrine et il s'en effraie. Car la revue de M. Guy de Ferron a des principes : spiritualisme, tolérance, liberté politique, justice sociale, c'est-à-dire énormément de bonnes intentions.

« On fera bien, dit-elle, de ne pas se mettre en tête que le mouvement nationaliste breton soit voué à demeurer insignifiant et impuissant (sic) ...Le racisme n'est insignifiant nulle part. Que ce soit en Arabie ou en Bretagne, partout il doit être pris au sérieux, car partout il rencontre des hommes prêts à lui accorder leur attention et ensuite leur adhésion... »

Le Mouvement de Mars relève avec un tout autre ton notre critique de M. Maurras. C'est avec une joie sans mé-

langue qu'il cite nos plus dures appréciations du doctrinaire provençal.

« Nous avons parlé de *Stur*, organe nationaliste breton, dont les idées et les tendances sont bien différentes des nôtres. Mais nous y avons trouvé une critique tellement forte, tellement péremptoire des idées de M. Maurras que nous nous faisons une joie d'en citer les passages les plus intéressants. Jamais les erreurs de M. Maurras n'ont été mieux discernées ni réfutées avec une force aussi décisive. C'est un chef-d'œuvre de polémique intellectuelle... Nous croyons que M. Olier Mordrel a parfaitement discerné la mentalité de M. Charles Maurras, qu'il a vu clair en M. Maurras et qu'il l'a mieux compris que ne se comprend M. Maurras lui-même, lequel n'aperçoit pas où est sa véritable patrie... Nos félicitations à M. Mordrel pour cette critique implacable et irréfutable... »

Nos compliments au *Mouvement* pour sa compréhension de la question maurrassienne, qui montre que son sens breton est présent sous l'écorce d'une idéologie assez faiblarde et d'un parfum qui n'évoque guère notre sol.

A l'étranger, la presse néerlandaise (de Belgique et de Hollande) s'est montrée particulièrement empressée à nous faire connaître à ses lecteurs. Nous adressons aux nombreux organes qui ont publié des annonces nous concernant, un grand merci collectif. Citons cependant *De Hollandsche Post*, qui n'est pas revenue de son étonnement de voir la langue française exprimer des idées aussi étrangères à l'esprit français auquel elle est accoutumée. « Il est clair dit-elle, que la Bretagne est un peuple qui n'a rien de commun avec la France, et qui par son caractère et son essence est Nordique. »

Het Nationale Dageblad dit également : « Quand on lit certains articles, on se demande : Est-il possible que cela soit imprimé en France ? Non pas que ces articles soient provocateurs. Pas le moins du monde. Mais les Bretons suivent leur pensée jusqu'au bout... Dans le dernier numéro de *Stur*, l'article d'Olier Mordrel sur le Racisme Breton attirait surtout l'attention. Il semble de plus en plus que les solutions nationales qui nient ou ignorent la question racique, ne peuvent à la longue fournir une base durable. Ces Bretons expriment leurs points de vue sur ces problèmes, sans pour cela se laisser conduire par l'Allemagne. Ceci se remarque également dans les articles de doctrine générale... Dans la partie littéraire de la revue, les poèmes en langue française reflètent une énergie et une force de langage qui ne paraissent pas françaises du tout. Ils

donnent un sens plus profond à des mots vieux-français, d'une époque plus chevaleresque que celle de Blum... »

En langue allemande, *Frei Volk* (Strassburg) rend compte de nos numéros et conclut : « Cette revue pleine de feu mérite la plus large publicité. Nous-mêmes avons tout lieu de nous rendre compte à travers elle, de ce qu'une autre minorité, à la bordure occidentale de l'état français, peut apporter de la manière la plus remarquable, comme contribution à une commune vie politique et intellectuelle. »

Dans le Reich, les *Monatshefte für Auswärtige Politik* rendent compte de ceux de nos articles intéressant l'Allemagne, et une communication du *Deutsches Institut für Aussenpolitische Forschung* manifeste un vif intérêt à notre endroit.

En Galles, le *Welsh Nationalist* reproduit notre article « Elite », si on peut appeler reproduire la méthode qui consiste à en modifier la forme et le sens au point que nous avons eu toutes les peines du monde à reconnaître notre enfant. On pourrait appeler cette cuisine du « *Stur* sauce anglaise ». Espérons que la prochaine fois, nos amis gallois oseront servir à leur public du « *Stur* à la bretonne ».

En France, la sympathique *Bourgogne d'Or* du lutteur Johannès Thomasset nous consacre une note flatteuse. Ce n'est pas le cas d'*Esprit* qui déclare :

« Il est à peu près évident pour tous que les Bretons ne ressemblent guère aux Français ; mais il est enfantin, étrange, inquiétant, et, enfin de compte, suspect, de s'entêter à tant les rapprocher ...des « Prussiens ». C'est une parenté dont nul d'entre eux ne semble témoigner. Cette revue trahit certainement la cause qu'elle prétend représenter. »

Répondons à *Esprit* : 1° Nous n'avons jamais rapproché les Bretons des Prussiens en tant que peuple, mais encouragé les Bretons à s'inspirer de l'esprit dans lequel les Prussiens servent l'état et la patrie, ce qui n'est pas pareil. Les Bretons n'ont jamais réussi au cours de leur histoire à se doter d'un état fort ; cette faiblesse leur a valu une écrasante défaite. S'ils veulent se relever aujourd'hui, ils doivent regarder les états qui ont su grandir en partant de rien, comme la Prusse, et non pas les états qui ne savent que tomber de haut, comme la France. 2° Quand les Bretons se font tuer pour la France, sans qu'ils y aient aucun intérêt, et par pure mystique du devoir, à qui font-ils le plus songer... aux Prussiens ou

aux Marseillais ? Nous posons respectueusement la question à *Esprit*.

Par ailleurs, en France, silence général, malgré nos abondants services de presse gratuits. *L'Action Française* fait comme l'autruche... elle n'a rien vu, rien lu, rien su ! Autrement dit, elle est fort embarrassée pour nous répondre.

E. G.

P. S. — Nous rendrons compte volontiers à l'avenir des critiques et citations qui seront faites de notre revue, ...à conditions qu'on nous les envoie.

Nos Lecteurs nous écrivent

■
D'UNE JEUNE FILLE BRETONNE, P. DE K.

Je prends l'occasion de mon réabonnement pour vous dire ma satisfaction de voir « Stur » continuer sa marche en avant et conquérir son indépendance.

Si je ne vous suis pas intégralement sur tous les points que vous proposez à vos lecteurs, je n'en admire et approuve pas moins votre activité qui ouvre des chemins nouveaux aux Bretons. A ceux qui n'ont jamais cessé de l'être, à ceux dont l'ignorance ou l'insuffisante connaissance de la langue ne permet pas l'accès des sources de la Pensée Celtique, à ceux qui ne sont pas encore dégagés des façons de voir françaises.

A ces derniers titres, je dis ma reconnaissance au « Gouvernail » pourvu qu'il nous maintienne dans la direction.

Je regrette de ne pouvoir la lui manifester de façon tangible que par mon abonnement, mais il ne m'est pas possible de vous envoyer pour l'instant la petite dette d'honneur dont sont favorisés les abonnés.

Je joins quelques noms de personnes susceptibles d'intérêt, mais ne les connaissant pas personnellement je ne vous dis pas de vous recommander de moi.

P. DE K.

D'UN RELIGIEUX BRETON, J. D.

Bravo pour votre éditorial — et pour l'ensemble du numéro 10. La Bretagne possède enfin un organe. Vous avez cent fois raison : Racisme ! Racisme ! Sinn-Féin ! Ni hon-ünan ! Combien je regrette de ne pouvoir vous aider que si faiblement. Du moins, je suis totalement avec vous.

D'UN CATHOLIQUE, P. L.

Je suis pressé de voir paraître le prochain numéro de *Stur*. Je tiens à vous dire avec quelle satisfaction je constate que la pensée de l'animateur de la revue mûrit, se précise et s'affine, de numéro en numéro, et prête de moins en moins à la critique.

D'UN BRETON A L'ETRANGER, A. M.

Je dois dire que ce numéro 10, que je n'ai d'ailleurs encore que parcouru, doit faire une grande impression ici. L'étude « Racisme Breton » et l'essai « Essence de la Bretagne » devraient être répandus dans tous les milieux pensants de Bretagne et aussi de Bretons à l'étranger. Cela les secourrait et leur ferait du bien tout en leur mettant au cœur une grande espérance. Mes félicitations pour les photos.

Je sais bien que vous m'avez inscrit aux A.D.S. sans que j'ai payé auparavant la cotisation. Mais je tiens à m'inscrire régulièrement. Ces 5 francs ne représentent rien certainement, ni pour *Stur*, ni pour moi (pris isolément, s'entend). Mais je vous les verse par discipline, car j'estime que se consacrer à une œuvre crée non des droits, mais surtout des devoirs. Plus un Breton donne de lui-même pour son idéal, plus on doit exiger de lui et plus il doit donner l'exemple de la discipline envers son parti.

D'UN ABONNE NANTAIS, A. R.

J'ai lu d'un bout à l'autre, avec le plus vif intérêt, sinon avec une totale approbation, les derniers numéros de « *Stur* » que vous avez bien voulu m'adresser. Si j'en avais le courage et le loisir, j'aurais même voulu vous faire connaître les objections entrevues à l'égard des idées qui me paraissent les plus discutables. Mais je n'aime pas écrire, et je vous aurais volontiers exprimé tout cela en conversations, si les directeurs de *Stur* étaient moins éloignés de Nantes. Car si petite qu'elle paraisse par rapport au vaste monde, la Bretagne est grande pour les Bretons qui y vivent, et fort diverse en sa terre comme en ses habitants : ce qui ne met pas en cause, pour moi, son unité parfaite.

Je considère donc comme un devoir et un acte de remerciement aux bons ouvriers de *Stur* de souscrire à un abonnement.

J'aimerais aussi connaître les abonnés de votre revue à Nantes et en Loire-Inférieure pour entrer en relation avec eux et former une petite société de propagandistes. Je pourrais sans doute vous donner bien d'autres noms que ceux que j'ai indiqués dans le feuillet ci-joint.

A. R.

D'UN BRETON SOUS LES DRAPEAUX, J. M.

Je vous fais parvenir ci-joint le montant de mon réabonnement à *Stur*, dont la bonne tenue et les intéressantes études sont un puissant attrait.

D'UNE JEUNE FILLE NEERLANDAISE, M. V.

J'ai reçu un numéro de *Stur* ainsi que votre lettre du 30 juillet.

Je regrette beaucoup ne pouvoir donner suite à votre demande de prendre un abonnement à votre revue. Mon budget n'est pas très important et tout ce que je peux consacrer aux revues, va naturellement à nos périodiques flamands.

Cela n'empêche pas la sympathie et le grand intérêt que j'ai toujours ressentis pour la lutte nationale du peuple Breton. Par l'intermédiaire de notre poète Wies Moens nous sommes entrés en contact avec votre propre combat et nous savons bien, nous qui luttons sans merci, ce que peut représenter pour vous de lutter contre la culture latine. Je regrette donc doublement de ne pouvoir vous accorder qu'une aide morale et de sympathie, et de ne pouvoir vous appuyer financièrement.

Avec les meilleurs vœux pour la réussite de vos efforts, je vous prie.....

LA SCIENCE AVEC NOUS

En lisant le Docteur Carrel

Point n'est besoin de présenter longuement le Dr Alexis Carrel, du Rockefeller Institute for Medical Research, magicien de la physiologie dont la renommée balance aujourd'hui celle de Pasteur.

N'étant pas moi-même de la partie je me bornais à saluer de loin ses réalisations presque surnaturelles quand, lisant dernièrement son livre : *L'Homme, cet inconnu*, j'ai découvert en lui l'un des esprits les plus libres, les plus profonds et les plus originaux de ce temps.

Personnellement ce qui m'a le plus frappé a été d'y découvrir, comme tissées à travers la substance même de l'œuvre, quelques-unes de nos thèses les plus familières. Certes, nous sommes assez sûrs de nous-mêmes pour aller droit notre chemin sans avoir à nous préoccuper d'encouragements extérieurs : il n'est pas moins précieux d'en rencontrer chemin faisant, formulés surtout avec tant de force et d'autorité.

M'étant donc armé d'un pot de colle et d'une paire de ciseaux j'ai pris la liberté de découper dans le volume en question quelques passages des plus significatifs. Je les transcris sans y changer une syllabe, me bornant simplement à les ranger dans l'ordre qui m'a paru le plus convenable pour souligner le parallélisme entre la pensée de l'illustre savant et la nôtre.

Le lecteur en jugera.

PRÉFACE

Ce livre n'a pas d'autre prétention que de mettre à la portée de chacun un ensemble de données scientifiques se rapportant à l'être humain de notre époque. Nous

commençons à sentir la faiblesse de notre civilisation. Beaucoup aujourd'hui désirent échapper à l'esclavage des dogmes de la société moderne. C'est pour eux que ce livre a été écrit. Et également pour les audacieux qui envisagent la nécessité non seulement de changements politiques et sociaux, mais du renversement de la civilisation industrielle, de l'avènement d'une autre conception du progrès humain (P. VII). Nous sommes encore plongés dans le monde que les sciences de la matière inerte ont construit sans respect pour les lois de notre nature. Dans un monde qui n'est pas fait pour nous, parce qu'il est né d'une erreur de notre raison et de l'ignorance de nous-mêmes. A ce monde, il nous est impossible de nous adapter. Nous nous révolterons donc contre lui. Nous transformerons ses valeurs. Nous l'ordonnerons par rapport à nous (P. 392).

VULGARITÉ

Il est évident que les hommes ont accueilli avec joie la civilisation moderne. Ils sont venus rapidement des campagnes dans les villes et les usines. Ils se sont empressés d'adopter le mode de vie et la façon d'être et de penser de l'ère nouvelle. Ils ont abandonné sans hésitation leurs habitudes anciennes (P. 19). Outre la diminution de l'effort et l'acquisition du bien-être, les êtres humains ont accepté avec bonheur la possibilité de ne jamais être seuls, de jouir des distractions continuelles de la ville, de faire partie de grandes foules, de ne jamais penser... Beaucoup cependant cessent peu à peu d'apprécier les distractions et les plaisirs banaux de la vie moderne. Parfois leur santé ne leur permet pas de continuer indéfiniment les excès alimentaires, alcooliques et sexuels auxquels les entraîne la suppression de toute discipline (P. 20).

On dirait qu'il n'y a pas d'accommodation possible à l'agitation incessante, à la dispersion intellectuelle, à l'alcoolisme, aux excès sexuels précoces, au bruit, à la contamination de l'air, à l'adulteration des aliments (P. 279).

DÉCADENCE

Il semble qu'en l'absence d'armature morale l'intelligence elle-même s'affaisse. C'est peut-être pour cette raison que cette faculté, jadis si caractéristique de la France,

a baissé de façon aussi manifeste dans ce pays (P. 23). Le nombre des gens qui s'intéressent à la science, à la littérature, à l'art, a augmenté. Mais ce sont les formes les plus basses de la littérature et les contrefaçons de la science et de l'art qui, en général, attirent le public (P.22). Le sens de la beauté... peut même disparaître chez les peuples qui autrefois le possédaient à un haut degré. C'est ainsi que la France a détruit ses beautés naturelles et méprise les souvenirs de son passé... Ils acceptent avec joie l'indescriptible laideur des maisons modernes de la Bretagne, de la Normandie et surtout des environs de Paris (P. 155). Il est certain que les habitants de la cité moderne présentent une grande uniformité dans leur faiblesse morale et intellectuelle. La plupart des individus sont construits sur le même type. Un mélange de nervosisme et d'apathie, de vanité et de manque de confiance en soi-même, de force musculaire et de non-résistance à la fatigue. Des tendances génésiques à la fois irrésistibles et peu violentes, parfois homo-sexuelles. Cet état est dû à de graves désordres dans la formation de la personnalité (P. 323).

MAUVAISE VOIE

Nous nous apercevons qu'en dépit des immenses espoirs que l'humanité avait placés dans la civilisation moderne, cette civilisation n'a pas été capable de développer des hommes assez intelligents et audacieux pour la diriger sur la route dangereuse où elle s'est engagée. Les êtres humains n'ont pas grandi en même temps que les institutions issues de leur cerveau. Ce sont surtout la faiblesse intellectuelle et morale des chefs et leur ignorance qui mettent en danger notre civilisation (P. 24). Les gens sont hantés par la crainte de perdre leur emploi leurs économies, leur fortune, leurs moyens de subsistance. Ils ne peuvent pas satisfaire le besoin de sécurité qui existe au fond de chacun de nous. En dépit des assurances sociales ils restent inquiets. Souvent ceux qui sont capables de réfléchir deviennent malheureux (P. 21). A quoi bon augmenter le confort, le luxe, la beauté, la grandeur de notre civilisation si notre faiblesse ne nous permet pas de les diriger ? Il est vraiment inutile de continuer l'élaboration d'un mode d'existence qui amène la démoralisation et la disparition des éléments les plus nobles des grandes races... Ce ne sont pas les sciences mécaniques, physiques et chimiques qui nous apporteront la

moralité, l'intelligence, la santé, l'équilibre nerveux, la sécurité et la paix (P. 48).

ELIMINATIONS NÉCESSAIRES

La confusion des données que nous possédons sur nous-mêmes vient surtout de la présence, parmi les faits positifs, des débris des systèmes scientifiques, philosophiques et religieux... Ce sont ces notions fausses ou inexactes qu'il importe de supprimer (P. 37). Il faut nous libérer en même temps de la masse des illusions, des erreurs, des observations mal faites, des faux problèmes poursuivis par les faibles d'esprit de la science, des pseudo-découvertes des charlatans, des savants célébrés par la presse quotidienne... Cette élimination faite, il nous reste les résultats du patient effort de toutes les sciences qui s'occupent de l'homme, le trésor des observations et des expériences qu'elles ont accumulé. Il suffit de chercher dans l'histoire de l'humanité pour y trouver l'expression plus ou moins nette de toutes ses activités fondamentales (P. 39). Nous devons libérer l'homme du cosmos créé par le génie des physiciens et des astronomes, ce cosmos où il a été enfermé depuis la Renaissance. Malgré sa beauté et sa grandeur, le monde de la matière inerte est trop étroit pour lui. De même que notre milieu économique et social il n'est pas fait à notre mesure (P. 391).

La rénovation de l'homme demande que son corps et son esprit puissent se développer suivant les lois naturelles. Et non pas suivant les théories des différentes écoles d'éducateurs. Il faut que l'individu soit, dès son enfance, libéré des dogmes de la civilisation industrielle et des principes qui font la base de la société moderne (P. 348). La vie intérieure, cette chose privée, cachée, non partageable, non démocratique, est considérée comme un péché par le conservatisme de beaucoup d'éducateurs. Cependant elle reste la source de toute originalité. De toutes les grandes actions. Seule elle permet à l'individu de garder sa personnalité au milieu de la foule. Elle assure la liberté de son esprit et l'équilibre de son système nerveux dans le désordre de la cité nouvelle (P. 377).

SYNTHÈSES

Nous sommes obligés de considérer dans l'homme ses différents aspects : physico-chimique, anatomique, physiologique, métapsychique, intellectuel, moral, artistique,

religieux, économique, social, etc. (P. 43). Il est le homo oeconomicus qui doit consommer sans cesse afin que puissent fonctionner les machines dont il est l'esclave. Il est aussi le poète, le héros et le saint (P. 3). Il n'y a aucun territoire privilégié. Dans l'immensité de notre monde intérieur, tout a une signification (P. 42).

QUESTIONS SOCIALES

Ce sont les principes de la plus grande commodité et du moindre effort, le plaisir que nous donnent la vitesse, le changement et le confort, et aussi le besoin de nous échapper de nous-mêmes, qui ont fait le succès des inventions nouvelles. Mais personne ne s'est demandé comment les humains supporteraient l'accélération énorme du rythme de la vie (P. 27). Dans l'organisation du travail industriel, l'influence de l'usine sur l'état physiologique et mental des ouvriers a été complètement négligée. L'industrie moderne est basée sur la conception de la production maximum au plus bas prix possible afin qu'un individu ou un groupe d'individus gagnent le plus d'argent possible. Elle s'est développée sans idée de la nature vraie des êtres humains qui conduisent les machines et sans préoccupation de ce que produit sur eux et sur leur descendance la vie artificielle imposée par l'usine (P. 28). L'industrialisme empêche l'usage des activités de la conscience qui sont capables de donner chaque jour à l'homme un peu de joie. Le sacrifice par la civilisation moderne de l'esprit à la matière a été une erreur. Une erreur d'autant plus dangereuse qu'elle ne provoque aucun sentiment de révolte, qu'elle est acceptée aussi facilement par tous que la vie malsaine des grandes villes et l'emprisonnement dans les usines... Il est certain que l'industrie, dans sa forme actuelle, a enlevé à l'ouvrier toute originalité et toute joie. La stupidité et la tristesse de la civilisation présente sont dues, au moins en partie, à la suppression des formes élémentaires de la jouissance esthétique dans la vie quotidienne (P. 154). L'usine et le bureau ne sont pas des institutions intangibles. Il y a eu autrefois une forme de la vie industrielle qui permettait aux ouvriers de posséder une maison et des champs, de travailler chez eux, à l'heure qu'ils voulaient et comme ils voulaient, de faire usage de leur intelligence, de fabriquer des objets entiers, d'avoir la joie de la création. Aujourd'hui il faut rendre aux travailleurs ces avantages (P. 385). Ni les usines gigantesques, ni les

office-buildings qui montent jusqu'au ciel, ni la morale industrielle, ni la mystique de la production ne sont nécessaires à notre progrès (P. 358). Il semble que l'organisation moderne des affaires et la production en masse soient incompatibles avec le développement de la personne humaine. S'il en est ainsi c'est la civilisation moderne, et non l'homme, qui doit être sacrifiée (P. 386).

NORDISME

Pour faire des hommes résistants et hardis, il faut utiliser les longs hivers des montagnes, les pays aux saisons alternativement brûlantes et glacées, ceux où il y a des brouillards froids et peu de lumière, qui sont battus par les ouragans, ceux dont la terre est pauvre et couverte de rochers (P. 369). L'homme atteint son plus haut développement quand il est exposé aux intempéries, quand il est privé de sommeil et qu'il dort longuement, quand sa nourriture est tantôt abondante et tantôt rare, quand il conquiert par un effort son abri et ses aliments (P. 276). Peut-être une trop riche lumière amène-t-elle à la longue une diminution de la sensibilité et de l'intelligence. Nous ne devons pas oublier que les races les plus hautement civilisées, les Scandinaves par exemple, ont la peau blanche et vivent depuis beaucoup de générations dans un pays de faible luminosité. En France, les populations du Nord sont bien supérieures à celles des bords de la Méditerranée. Les races inférieures habitent généralement les régions où la lumière est violente et la température moyenne élevée. On dirait que l'accoutumance des hommes blancs à la lumière et à la chaleur se fait aux dépens de leur développement nerveux et mental (P. 256).

FAMILLE

Les hommes ne sont pas des machines fabriquées en série. Pour reconstruire leur personnalité nous devons briser les cadres de l'école, de l'usine et du bureau, et rejeter les principes mêmes de la civilisation technologique (P. 384). Si les hommes étaient tous identiques, il serait possible de les élever, de les faire vivre et travailler en grands troupeaux comme les bestiaux. Mais chacun d'eux à une personnalité. Il ne peut pas être traité comme un symbole... Mais l'éducation doit avoir une direction sans cesse attentive. Cette société moderne a commis la sérieuse faute de substituer, dès le plus bas âge,

l'école à l'enseignement familial. Elle y a été obligée par la trahison des femmes. Celles-ci abandonnent leurs enfants au Kindergarten pour s'occuper de leur carrière, de leurs ambitions mondaines, de leurs plaisirs sexuels, de leurs fantaisies littéraires ou artistiques, ou simplement pour jouer au bridge, aller au cinéma, perdre leur temps dans une paresse affairée. Elles ont causé ainsi l'extinction du groupe familial, où l'enfant grandissait en compagnie d'adultes et apprenait beaucoup d'eux (P. 327). On ne peut saisir la signification de la morale, de l'art, de la mystique que dans les milieux où ces choses sont présentes et font partie de la vie quotidienne de chacun (P. 179). Le progrès des forts dépend des conditions de leur développement et de la possibilité accordée aux parents de transmettre à leurs rejetons les qualités qu'ils ont acquises pendant le cours de leur existence. La société moderne doit permettre à tous mais surtout à l'élite, d'avoir une vie stable, de former un petit monde familial, de posséder une maison, un jardin, des amis. Il faut que les enfants soient élevés par leurs parents au contact de ces choses qui représentent leur esprit. Le groupe social doit être assez petit, et la famille assez durable et assez compacte pour que la personnalité des parents s'y fasse sentir (P. 366).

DURÉE

Nous savons que la solution des problèmes humains est lente, qu'elle demande la vie de plusieurs générations de savants. Et qu'il y a besoin d'une institution capable de diriger de façon ininterrompue les recherches d'où dépend l'avenir de notre civilisation (P. 353). Notre vie est trop courte. Beaucoup d'expériences devraient être prolongées pendant au moins un siècle. Il faudrait créer des institutions telles que les observations et les expériences ne soient pas interrompues par la mort du savant qui les a commencées. De telles organisations sont encore inconnues dans le domaine scientifique. Mais elles existent déjà pour d'autres disciplines. Au monastère de Solesmes, trois générations successives de moines bénédictins, au cours d'environ cinquante cinq ans, se sont employées à reconstituer le chant grégorien (P. 60). L'Église de Rome a compris que la marche de l'humanité est très lente, que le passage d'une génération n'est dans l'histoire du monde civilisé qu'un événement insignifiant. Quand on envisage les questions qui intéressent l'avenir

des grandes races, la durée de l'individu est une unité défectueuse de mesure temporelle... Nous avons nourri l'illusion que les démocraties pouvaient survivre grâce aux efforts courts et aveugles des ignorants. Nous voyons qu'il n'en est rien (P. 224).

INÉGALITÉS

Une autre erreur... est l'égalité démocratique. ce dogme s'effondre aujourd'hui sous les coups de l'expérience des peuples. Il est donc inutile de montrer sa fausseté. Mais on doit s'étonner de son long succès. Comment l'humanité a-t-elle pu y croire si longtemps ? ...Le faible d'esprit et l'homme de génie ne doivent pas être égaux devant la loi. L'être stupide, inintelligent, dispersé, incapable d'attention, n'a pas droit à une éducation supérieure. Il est absurde de lui donner le même pouvoir électoral qu'à l'individu complètement développé. Les sexes ne sont pas égaux. Il est très dangereux de méconnaître toutes ces inégalités. Le principe démocratique a contribué à l'affaiblissement de la civilisation en empêchant le développement de l'élite (P. 328).

La standardisation des êtres humains par l'idéal démocratique a assuré la prédominance des faibles. Ceux-ci sont dans tous les domaines préférés aux forts. Ils sont aidés et protégés, souvent admirés. Ce sont également les malades, les criminels et les fous qui attirent la sympathie du public (P. 329). Il y a un seul moyen d'empêcher la prédominance désastreuse des faibles. C'est de développer les forts... C'est en fortifiant les forts qu'on apportera une aide effective aux inférieurs. La foule profite toujours des idées, des inventions de l'élite et des institutions créées par elle. Au lieu de niveler comme nous le faisons aujourd'hui les inégalités organiques et mentales, nous les exagérerons et nous constituerons de plus grands hommes. Il faut abandonner l'idée dangereuse de restreindre les forts, d'élever les faibles, et de faire ainsi pulluler les médiocres (P. 359). L'humanité n'a jamais rien gagné par l'effort de la foule. Elle est poussée en avant par la passion de quelques individus, par la flamme de leur intelligence, par leur idéal de science, de charité et de beauté (P. 165). Les systèmes de gouvernement construits de toutes pièces dans l'esprit des théoriciens ne sont que des châteaux de carte. L'homme auquel s'appliquent les principes de la Révolution française est aussi irréel que celui qui, dans les visions de Marx ou de Lénine construira la société future (P. 30).

INADAPTÉS

Il y a encore le problème non résolu de la foule immense des déficients et des criminels. Ceux-ci chargent d'un poids énorme la population restée saine... Un effort naïf est fait par les nations civilisées pour la conservation d'êtres inutiles et nuisibles. Les anormaux empêchent le développement des normaux. Il est nécessaire de regarder ce problème en face. Pourquoi la société ne disposerait-elle pas des criminels et des aliénés d'une façon plus économique ?... Elle n'est pas capable de juger les hommes. Mais elle doit se protéger contre les éléments qui sont dangereux pour elle. Comment peut-elle le faire ? Certainement pas en bâtissant des prisons plus grandes et plus confortables... Peut-être faudrait-il supprimer les prisons. Elles pourraient être remplacées par des institutions beaucoup plus petites et moins coûteuses. Le conditionnement des criminels les moins dangereux par le fouet ou par quelque autre moyen plus scientifique, suivi d'un court séjour à l'hôpital, suffirait probablement à assurer l'ordre. Quant aux autres, ceux qui ont tué, qui ont enlevé des enfants, qui ont dépouillé les pauvres, qui ont gravement trompé la confiance du public, un établissement euthanasique, pourvu de gaz appropriés, permettrait d'en disposer de façon humaine et économique. Le même traitement ne serait-il pas applicable aux fous qui ont commis des actes criminels ? Il ne faut pas hésiter à ordonner la société moderne par rapport à l'individu sain. Les systèmes philosophiques et les préjugés sentimentaux doivent disparaître devant cette nécessité (P. 388).

ELITE

La société moderne n'a pas étouffé tous les foyers de culture intellectuelle, de courage moral, de vertu et d'audace. Le flambeau n'est pas éteint. Le mal n'est donc pas irréparable (P. 335). Certes, les représentants des souches énergiques et nobles ...sont en petit nombre. Mais la faiblesse de leur nombre n'est pas un obstacle à leur succès. Car ils possèdent à l'état virtuel une merveilleuse force (P. 336). Une minorité ascétique et mystique acquerrait rapidement un pouvoir irrésistible sur la majorité jouisseuse et aveugle. Elle serait capable, par la persuasion ou peut-être par la force, de lui imposer d'autres formes de vie (P. 358). Nous n'avons presque jamais l'occasion d'ob-

server, dans la société moderne, des individus dont la conduite soit inspirée par un idéal moral. Cependant de tels individus existent encore. Il est impossible de ne pas les remarquer quand on les rencontre. La beauté morale laisse un souvenir inoubliable à celui qui l'a même une seule fois contemplée... Elle donne à celui qui la possède un pouvoir étrange, inexplicable. Elle augmente la force de l'intelligence. Elle établit la paix entre les hommes (P. 152).

DU CHEF

De temps en temps, parmi les milliards d'individus qui se sont succédés sur la terre, quelques-uns naquirent doués de rares et merveilleux pouvoirs, l'intuition des choses inconnues, l'imagination créatrice de mondes nouveaux et la faculté de découvrir les relations cachées qui existent entre les phénomènes (P. 8). Par l'intuition ils saisissent ce qui est caché aux autres hommes, ils perçoivent des relations entre des phénomènes en apparence isolés, ils devinent l'existence d'un trésor ignoré. Tous les grands hommes sont doués d'intuition. Ils savent sans raisonnement, sans analyse, ce qu'il leur importe de savoir. Un vrai chef n'a besoin ni de tests psychologiques ni de fiches de renseignement pour choisir ses subordonnés (P. 143). Entre certains individus et les choses de la nature, il y a des relations subtiles et obscures. Ces hommes paraissent s'étendre à travers l'espace jusqu'à la réalité qu'ils saisissent (P. 316). L'intuition n'est pas toujours fidèle. Seuls les grands hommes, ou les simples au cœur pur, peuvent être portés par elle sur les hauts sommets de la vie mentale et spirituelle (P. 144).

CONCLUSION

Pour la première fois dans l'histoire du monde, une civilisation, arrivée au début de son déclin, peut discerner les causes de son mal. Peut-être saura-t-elle se servir de cette connaissance et éviter, grâce à la merveilleuse force de la science, la destinée commune à tous les grands peuples du passé. Sur la voie nouvelle il faut dès à présent nous avancer (P. 393).

Coupé par M. PLANIOL.
Inkermann
Toussaint 1937.

A L'ÉCRAN

A PROPOS DU « PURITAIN »

Après « Le Mouchard », film tiré du roman de Liam O'Flaherty *Le dénonciateur*, voici « Le Puritain » d'après le roman du même auteur irlandais. Je n'ai pas lu le roman, mais le film est à coup sûr une grande vérité (1).

Voici un bref résumé de l'intrigue :

Le journaliste Ferriter est un homme de constitution faible ; son aspect physique est débile et son aspect spirituel présente les mêmes marques de déficience puisqu'il succombera dans la folie. Autre indice très révélateur : Les femmes ne le désirent pas.

Il n'est toutefois pas du type décadent. Je le vois au contraire comme un spécimen du type ascendant, mais mal venu, mal poussé, impossible à épanouir ; exactement le contraire du policier qui le coffre, spécimen bien venu du type raisonneur décadent et qui le qualifie par ces mots « Pauvre type ! »

Ferriter est membre convaincu d'un comité de vigilance pour le redressement de la moralité publique. Il s'éprend sans se l'avouer d'une femme de conduite légère. Son acharnement à vouloir ramener la fille au bien, et le désir sensuel qu'il se dissimule, sont deux aspects de sa passion amoureuse. La femme y voit une occasion de s'amuser ; elle lui donne quelque espoir de conversion pour le faire marcher, puis elle lui fait comprendre que la plaisanterie a assez duré. Jeu très féminin, jeu très dangereux, car la stupide droiture masculine une fois lancée ne s'arrête pas plus facilement qu'un train en pleine vitesse. La femme y perdra la vie, comme tant de ses pareilles en pareil cas : Un jour que la fille quitte

son amant, il pénètre chez elle et la poignarde « pour épurer la vie publique ». Toujours dans le même ordre d'idées, il s'évertue à faire passer le crime au compte de l'amant, un garçon plus faible que dissolu, mais nanti de hautes relations, afin d'obliger le Comité de Vigilance à porter le fer rouge au cœur de la société, pour le plus grand bien de l'édification publique. Mais ses procédés incompréhensibles pour l'esprit de business et de convention bourgeoise de ceux qui l'entourent, le font repousser par tous, y compris le comité de vigilance qui veut ménager les personnalités compromises ; Ferriter se moque de l'esclandre, il veut un éclat ; on l'accuse d'égoïsme pervers : il perd sa situation. Il est bientôt détesté de ses camarades, de sa logeuse, de ses voisins. Le prêtre même reçoit sa confession à la manière d'un bourgeois apeuré. Seule le comprend une paysanne naïve, qui reconnaît en lui un homme vertueux.

L'avortement de ses tentatives, l'incompréhension presque unanime qu'il rencontre, lui font entrevoir qu'il n'est pas dans la vérité, que Dieu n'est pas avec lui ; il en vient à douter de tout et s'écroule dans la folie et la prison.

Il y a là une étude remarquablement vraie sur le refoulement de la nature. Ferriter aime la fille ; il a reconnu en elle un des aspects de Dieu : elle l'a éveillé à l'action, au désir d'agir. Il veut lui imprimer sa marque, spirituelle et corporelle, la posséder totalement et par delà le temps. Il est repoussé par la fille qui se donne à qui lui plaît. Le spectacle de SA merveille livrée aux pourceaux lui est insupportable. Mais il ne peut être naturel dans le service de son égoïsme : sa religion le lui défend. Un seul moyen pour tout arranger : se persuader qu'il va défendre la « morale ». Comme le pauvre bougre incapable d'accéder à la puissance croit combattre pour la « justice sociale » en voulant pendre le « capitaliste ». Comme la vieille fille qui souffre de ne pas être désirée et courtisée par les hommes croit servir la « religion » en calomniant les « filles de mauvaises vie ».

Et malgré cela nous sentons notre parenté avec cet homme car sous son état faible et dévoyé, il possède à un très haut degré les caractères essentiels de la race : l'esprit héroïque et l'esprit religieux.

Ferriter est le contraire d'un calculateur raisonnable, d'un bourgeois conformiste qui hait les risques tant matériels que religieux, d'un athée pratique à la manière méditerranéenne. Et il agit par les armes, en homme. Un rapprochement instinctif se fait en moi avec le vieux

(1) Nos chroniques n'engagent que leurs auteurs. N.D.L.R.

récit celtique « Le festin de Bricriu » où les hommes se battent avec leurs armes tandis que les femmes font la fameuse « Guerre des Mots » et se battent à coups de discours. Il est très masculin dans sa conduite de soldat de la morale. Qui ne sentira qu'en combattant au risque de notre vie dans le service de la nation bretonne, c'est-à-dire dans l'égoïsme de notre propre sang, nous adorons Dieu en hommes et en Celtes, façon naturelle et vraie ? L'esprit religieux ? Il l'a, certes oui ! Dans le vide de sa désillusion surnage seule la conviction qu'il a au fond tué la femme « pour savoir si Dieu existe ou si seulement l'homme a une destinée divine ». Comme nous sentons qu'il a touché là le fond de notre nature ! Comme il est bien de notre sang ! Mais qui en France le comprendra ? Qui ne conclura comme le raisonnable commissaire de police : « Pauvre type ! »

La fin même de Ferriter est due aux excès qui sont le danger de notre nature : la curiosité imprudente des bornes de notre puissance. Il a cherché au-dessus de la limite de ses forces et l'a dépassée. Il a pris un fardeau trop lourd qui l'a écrasé.

Liam O' Flaherty, grâce lui soient rendues, a contrôlé la réalisation du film et a évité de rendre Ferriter ridicule ; les Français seuls n'y auraient pas manqué ; déjà l'acteur Barrault exagère son rôle dans ce sens et l'hebdomadaire français *Gringoire* félicite naturellement Barrault d'avoir « souligné par son jeu le déséquilibre du personnage ! » Car pour eux, les raisonneurs, notre nature même de Celtes est déjà une nature déséquilibrée !

Enfin, ce film peut prétendre au titre de celtique, et il faut absolument l'aller voir. Les Français ne le comprendront pas et je doute qu'il ait beaucoup de succès dans ce pays-là si ce n'est en tant que film policier, et à cause de sa technique et de sa photo qui sont d'ailleurs excellentes.

Ab Arzel.

UN AUTRE COLLABORATEUR NOUS ÉCRIT DU MÊME FILM

...Le conflit de Ferriter et du Commissaire de police est très intéressant. D'un côté un idéaliste d'un type violent qui n'est pas sans affinité avec ce que nous apprécions dans les hommes de qualité ; de l'autre, un sceptique du type critique et analyste franco-anglais. Mais,

pourquoi faut-il que l'on ait arbitrairement incliné la balance en faveur du second, en faisant de l'idéaliste un obsédé et un déséquilibré et du sceptique un homme en pleine possession de ses moyens ? On pouvait justifier un Ferriter par sa race : le mouvement irlandais a été rempli de Ferriters. Mais les metteurs-en-scène de Berlin, ignorants du celtisme et seulement soucieux de sortir du « passe-partout » de vente internationale, ont reculé devant l'effort de créer une atmosphère celtique. Ils ont commis avec cette œuvre irlandaise le méfait qu'aucun scénariste n'a osé perpétrer jusqu'ici avec une œuvre espagnole ou russe : ils l'ont dénationalisée. Le slave, le nègre, le juif sont admis au Cinéma, pas le Celte ! Le drame se passe « quelque part en Europe ». Cela obligeait à expliquer Ferriter par autre chose que la race ; on s'est rabattu sur le « cas » médical et la silhouette de *Tartuffe*. L'auteur, Liam O' Flaherty, a laissé faire ; nous n'en sommes pas surpris. Ce pur Gaël des îles, dont l'irlandais fut la première langue, qui a écrit ses premiers essais en irlandais, n'a pas le sentiment national dans le ventre. L'Irlande n'est que sa matière littéraire. Il a assez séjourné en Bretagne, mêlé à notre peuple bretonnant (par exemple à Pont-Aven en 1933), pour que nous ayons pu nous faire une idée de ses goûts d'intellectuel libéral et d'esthète individualiste. L'idée de « servir » l'Irlande ou la culture celtique lui est étrangère.

Le cas de Flaherty considéré à part, il est heureux que le massacre de son œuvre par la firme allemande mette en évidence l'un des vrais obstacles qu'est appelé à rencontrer l'épanouissement de la culture bretonne.

Celle-ci n'a pas que des ennemis politiques et le succès du seul nationalisme breton ne suffirait pas à briser ses entraves.

Tant que la règle du profit dominera toutes les activités à armature financière, comme l'industrie du cinéma, le film devra pour des raisons de concurrence être traité comme un produit commercial quelconque. Il devra, comme le vélo ou l'ampoule électrique être un objet de vente générale, s'adressant à la plus large clientèle, répondant par conséquent au goût « moyen » et cosmopolite. Donc rien de spécial, rien de difficile à comprendre, rien qui demande un effort. Il y a longtemps que la religion des producteurs est faite à cet endroit : les films qui rapportent le plus sont parfois les plus mauvais : scénario éculé, paroles banales, héros stéréotypés, décors de convention, grandiloquence et mauvais goût. Les films

d'atmosphère, de contenu dense et de qualité font rarement leurs frais. (En Bretagne il font *toujours* des salles creuses).

La production de films comme ceux dont nous aurons besoin posera donc un problème d'organisation financière et un problème de rééducation du public.

D'ici là, nous restons condamnés au celtisme d'Hollywood ou de la U. F. A. !

E. G.

LA GRANDE OFFENSIVE

L'Amérique ne nous donne pas que des grands films toniques de tempérament celto-anglais, exaltant la lutte et l'ennivrement de l'homme à triompher de l'obstacle et de l'ennemi. A côté des bandes célèbres qui ont raconté la conquête de l'Ouest, l'épopée du rail ou celle de la forêt, il y en a toujours eu d'autres respirant le pessimisme, la lâcheté ou la révolte des races inférieures. La dernière et la plus remarquable est sans doute « Les Temps Modernes » de l'éccœurant et génial Charlie Chaplin. Mais cette fresque, qui voudrait être poignante, du conflit de l'être humain et de la société mécanisée, provoque par ses outrances d'autres sourires que ceux qui furent escomptés par l'auteur. Chaplin, petit Juif de Londres, qui a conservé au fond de l'âme les rancunes du ghetto misérable, a fait là, sous couleur de rire et comme toujours, un vulgaire film de propagande en faveur de la lutte de classe. Si la tactique n'était pas trop visible, il se dégagerait de cette œuvre un pessimisme sans issue, un morne désespoir qui ne peuvent conduire qu'à la révolte pour la révolte. Pour juger de semblables scénarios, il faut réfléchir à qui en fin de compte, ils doivent profiter... Assez ! Nous voulons d'autre héros qu'une machine à encaisser des coups de pied au c... sans autre réaction que le célèbre ricannement d'action de grâce.

**

« Black Legion », projeté en France sous le titre de « La Légion Noire » est un film d'auto-défense juive, de lecture parfaitement claire. Il s'agit de montrer les Américains qui se défendent de l'invasion des nègres, des juifs et des métèques, comme des sauvages et des lâches. Une grandiloquente déclaration humanitaire accompagne la projection et font de ce film une œuvre « antifasciste » type.

« Après », tiré du roman allemand répond au même but de déconsidérer la guerre de défense nationale dans l'esprit du public. Le geste du soldat qui défend la terre de son peuple est assimilé à l'assassinat de droit commun. Un commentaire de « On lui donna un fusil » entraînerait des redites : le fond philosophique est le même.

On sait que 90 % des firmes cinématographiques américaines sont aux mains de Juifs. Encouragés par leur omnipotence, ils ne se contentent plus de faire fructifier leurs capitaux en exploitant systématiquement la niaiserie ou l'érotisme vulgaires. Ils ont entamé en 1937 une plus vaste offensive, celle qui espère abattre les dernières résistances que rencontrent dans les démocraties la tourbe cosmopolite des faiseurs d'argent ou d'utopies sociales ; c'est-à-dire essentiellement la fierté de la race, l'amour de la patrie et l'esprit guerrier.

En France, cette offensive a trouvé un écho de choix dans le film « La Grande Illusion », très supérieur aux productions américaines sous le rapport du camouflage. L'esprit militaire y est honoré, mais on l'y considère surtout comme le fait des hobereaux, français ou allemands, dont l'espèce est condamnée à s'éteindre. Suprême habileté : c'est le noble lui-même qui démissionne en déclarant terminé le rôle des aristocraties et ouverte l'ère des masses ! On ne le tue pas : on le suicide. Aux deux aristos français et allemands, qui vont s'entretuer, on oppose les deux héros « modernes », le mécano parisien, symbole du travail et son copain le millionnaire juif Rosenthal (!), image du « bon » riche, dont la fortune n'est pas une menace pour le prolétariat, au contraire. Le tout est si bien enveloppé qu'on s'en va content !

Dans « J'accuse », Abel Gance atteint le sommet du grotesque dans le pacifisme déclamatoire de grand opéra. Je recule devant l'analyse d'une aussi énorme bêtise.

Autrement, le Maquereau-Roi continue sa carrière en France, y contribuant pour sa part au savant sabotage du moral national par le film ; tandis que Staline avec « Pierre le Grand » réussit le meilleur film *fasciste* de l'année : c'est-à-dire l'exaltation du chef inspiré, du surhomme qui triture la masse, la fanéuse masse, sans lui demander son avis, pour faire d'elle une société organisée.

A. K.

" Pays de Bretagne "

« Tant que le poids des vieilles statues fera fléchir le jour de pardon les épaules des jeunes femmes si durement prises dans leur justin de velours, tant que le phare sera blanc comme les goëlands qui croisent au large, comme l'écume dont sont écrêtées les vagues et comme les coiffes dont sont crêtées les filles, la Bretagne restera toujours la Bretagne pour exercer son sortilège sur le reste du monde... »

Ainsi chante, en poète, Florian Le Roy, au seuil de *Pays de Bretagne*, le livre, magnifiquement illustré, qu'il vient de faire paraître aux Editions Alpina, à Paris.

On remplirait toute une bibliothèque avec les études d'ensemble consacrées à la Bretagne. On ne pourra pas reprocher à Florian Le Roy de s'être contenté de démarquer ses devanciers.

Le ton, d'abord. Il était difficile d'écrire, sur ce sujet rebattu, un livre plus différent d'un « guide », encore que l'auteur de *Pays de Bretagne* soit un voyageur qui connaît sa province, village par village.

Et le style ? Florian Le Roy aborde un terrain avec des yeux de peintre. Ses recherches plastiques doublent les impressions du dessinateur Mathurin Méheut et les audaces du photographe Jean Roubier (1). Il recompose, il répétrit les paysages pour les décrire, avec des gourmandises de vocabulaire. Mais cet infatigable fabricant d'images ne s'attache-t-il qu'à sécher ses phrases avec de la poudre de papillon ? Que nenni ! Soucieux de vérité, il ne maquille pas en poème une incompétence d'écrivain pour ces sciences austères qui s'appellent la géographie et l'histoire. Sur son talent, l'érudition, la sensibilité et la force imaginative font duperie, comme le lierre s'accroche aux châteaux légendaires.

Haut-Breton, il n'a pas prononcé d'exclusive. Sa verve et sa curiosité courent avec la même allégresse du pays gallo aux recoins les plus secrets des paroisses bretonnantes.

Pays de Bretagne représente, justement, l'évocation la plus alerte et la plus juste que nous possédons sur la Bretagne vue d'est en ouest.

J. V.

(1) Voir notre hors-texte.

